BnF Gallica

Comment se défendre / Georges Dubois,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Dubois, Georges (18..-19.. ; professeur d'escrime). Comment se défendre / Georges Dubois,.... 19...

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

PAUL MANSUY

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

COMMENT SE DÉFENDRE

687

8° V
39051

BIBLIOTHÈQUE SPORTIVE NILSSON

OUVRAGES DEJA PARUS :

Le Football Association, par MAURICE PARAT.

Le Football Rugby, par JACQUES DEDET.

La Boxe, par FERNAND CUNY.

La Gymnastique respiratoire, par le Professeur RODOLPHE CH. DENIS.

PROCHAINEMENT :

L'Aviation, par EUGÈNE GILBERT.

L'Athlétisme, par ÉMILE ANTHOINE.

L'Escrime, par GEORGES DUBOIS.

BIBLIOTHÈQUE SPORTIVE NILSSON

GEORGES DUBOIS

Maître d'armes de l'Opéra-Comique

Comment se Défendre

ÉDITIONS NILSSON

73, Boulevard St-Michel, 73

PARIS

Le plus grand danger.

De tous les dangers, quels qu'ils soient, le plus grand est le manque de sang-froid et de courage. Il y a peu de mauvais pas, desquels on ne pourrait se tirer si l'on possédait ces qualités. Or les quelques minutes d'affolement qui, suivant les cas, étreignent ceux dont la vie est exposée ou semble exposée, sont la cause « *évitable* » de la plupart des catastrophes.

Une longue expérience des sports et des hommes de sport m'a instruit de l'inutilité des grands moyens à opposer à des incidents, que leur banalité rend précisément fréquents et dangereux. Ainsi par exemple, tel champion de boxe française, qui s'est rendu célèbre par l'insolente aisance avec laquelle il porte des « *revers de pied* » par-dessus la tête de ses adversaires ahu-

ris, quand il tire à la salle, se trouve complètement désarmé dès qu'il est vêtu d'un long pardessus d'hiver, dont le poids paralyse les mouvements de ses jambes de virtuose et qu'il se trouve en face d'une brute quelconque, qui se jette sur lui et cherche le corps à corps. C'est exactement comme si un pianiste était sollicité de jouer une étude de vélocité, avec cette condition qu'il porterait des gants de boxe.

Plus loin, au cours de cette étude, on verra combien « les défenses » que nous indiquons sont autrement simples, pratiques et à la portée même d'une frêle jeune femme.

Le but que nous poursuivons, la base, devrions-nous dire, sur laquelle nous édifions toute cette série de chapitres si différents, quant à la variété des dangers qui menacent tous les braves gens, c'est le SANG-FROID et partant de là, le courage que l'on peut acquérir en pratiquant, en essayant avec des amis, des camarades et même en famille, tous les coups, *tous les « trucs » ajouterons-nous, qui souvent malgré leur aspect humoristique et précisément peut-*

être par leur côté humoristique sont facile à retenir.

Rien dans tout ce que nous indiquons n'est difficile à exécuter.

Parfois, l'on sera surpris de l'insistance que nous apporterons sur telle ou telle position à prendre, sur tel aplomb à chercher, mais qu'on nous fasse crédit et après quelques essais, l'on sera convaincu que ces indications sont indispensables. Jamais cette conclusion : *Évidemment c'est comme tous les coups, ils ne sont pratiques que pour un boxeur ou un lutteur*, ne suivra un essai consciencieux des formules de défense que nous développerons.

Il n'y a pas dans la vie que le danger des malfaiteurs, des *apaches* comme on se complait à les nommer depuis quelques années. Il y en a bien d'autres. Ils sont multiples ; cependant, nous dirons sur les moyens de résister victorieusement à ces individus, tout ce qui peut être dit. Nous avons prévu l'apache dans la rue, l'apache, pseudo-chemineau inquiétant à la campagne une mère de famille, isolée pendant le jour. Nous

donnons des conseils inattendus, comiques, mais basés sur l'observation.

Tout le monde n'est pas doué d'une force herculéenne et quoiqu'on en dise elle ne suffit toujours pas. Exemple : Je serais curieux de savoir à quoi parviendrait le plus redoutable bandit décidé à se jeter sur une jeune fille, si celle-ci, s'étant emparée à temps du rasoir de son père, l'agitait sans arrêt du haut en bas et latéralement devant les mains tendues de son agresseur. Avec un peu d'audace, j'estime que cette jeune fille marchant sur l'homme le ferait reculer, puis fuir.

En effet, l'homme sait par expérience, qu'un coup de rasoir brutal, produit une blessure effroyable et incurable, coupant non seulement les muscles mais les tendons. Le rasoir est une arme terrible, que toutes les familles possèdent. Il est donc très simple de s'en servir, le tout est d'y songer et d'oser.

Un sport particulièrement difficile et dont les pratiquants habiles (très rares), sont extrêmement dangereux, est le Jiu-Jitsu.

On sait qu'il consiste à spéculer sur la fragilité douloureuse des articulations qu'on retourne en porte-à-faux. En outre, en dehors de ces prises très savantes, il y a toute une série de coups frappés avec la partie de la main, faisant suite au petit doigt (1) qui mettent un homme hors de combat, pendant quelques secondes et même qui, l'atteignant à certaines parties du corps, peuvent le tuer.

Évidemment, c'est très joli et les hommes peu robustes, les femmes surtout, qui musculairement sont généralement inférieures aux hommes, seraient enchantés de posséder ces moyens de défense.

Mais il faut un temps énorme pour acquérir cette virtuosité indispensable; il faut un espace très vaste pour s'entraîner, des matelas ou *tapis de chute* très épais. Résumons-nous, il n'y a pas 50 Jiu-Jitsuans à Paris sur 3 millions d'habitants. Mais, si nous retenons de ce sport les choses essentielles, si nous nous souvenons que, dans beaucoup de cas, l'agresseur tente de nous

(1) Nous indiquerons les plus pratiques.

saisir et porte les mains en avant, comme il est simple de le laisser se jeter sur soi et au lieu de s'épuiser en efforts inutiles, pourquoi ne pas diriger toute son attention sur celle de ses mains qui un instant s'agite dans le vide; pourquoi ne pas concentrer l'action et l'effort de nos deux mains sur celle-là, empoigner un doigt, n'importe lequel et le *retourner en arrière,* sans pitié. Le malfaiteur vous lâche, pousse un hurlement effroyable, caresse de sa main saine l'autre irrémédiablement estropiée et à moins d'avoir le cœur bien accroché il a bien des chances de s'évanouir.

Voilà pourtant ce qu'une gamine de quinze ans peut infliger au malfaiteur, qui attente à sa vie et quelquefois à son honneur.

Nous pourrions émailler de cent exemples ce premier chapitre sur le sang-froid qu'il faut acquérir. Mais comment acquérir ce sang-froid ? cela ne s'apprend dans aucun livre, même pas dans celui-ci. J'entends par là que le sang-froid n'est pas un « *truc* » dont nous pouvons développer la technique.

Le sang-froid s'acquiert par la volonté de rester en face des spectacles qui nous émeuvent ou excitent notre répugnance.

Il faut garder sa sensibilité pour les enfants, pour les humbles, pour les petits animaux, mais quand par exemple des hommes se livrent à un travail dangereux, une manœuvre audacieuse, ou maîtrisent un cheval fougueux, il ne faut pas se sauver. Il faut, quel que soit le spectacle qui vous effraie, réagir et refouler l'inquiétude ou l'émotion, se rapprocher, suivre en les analysant les efforts de ces hommes et non s'éloigner en disant : *Oh! je ne puis regarder cela, j'éprouve un vertige qui me fait mal,* ou, *j'ai toujours peur qu'ils (les chevaux) me sautent dessus,* etc... Évidemment cela s'adresse surtout aux femmes, mais combien d'hommes sont réfractaires à toute émotion.

D'autres vous disent. *Ah! je n'oserai jamais faire cela... comme ça doit faire du mal, etc...*

Drôle de raisonnement, que celui qui consiste à ménager un individu décidé à vous assassiner, pour un problématique butin.

En un mot, chaque femme, chaque homme, qui pour des raisons quelconques ne peuvent se livrer à un entraînement sérieux avec un professeur, doivent prévoir l'unique occasion où ils seront dans la nécessité de défendre leur vie et s'assimiler, non pas de nombreux coups, mais UN SEUL, celui qui convient le mieux à leur taille, à leurs moyens physiques, à la résistance de leur courage.

Ceux que nous indiquons sont nombreux. Il faut les essayer tous et de cet arsenal de défense retenir un ou deux « *trucs* » auxquels peut-être on devra un jour la vie.

Mais les apaches ne sont pas seuls à nous guetter, d'autres dangers sont aussi et même plus redoutables, ils courent les rues, surtout pendant la journée. Avec un sentiment *d'utile réciprocité*, voyons les principaux que nous pouvons écarter.

Les Démonstrateurs (de gauche à droite) : Mlle Madeleine Dubois, le professeur Dubois, le boxeur Belouet, M. Stan François, sportsman.

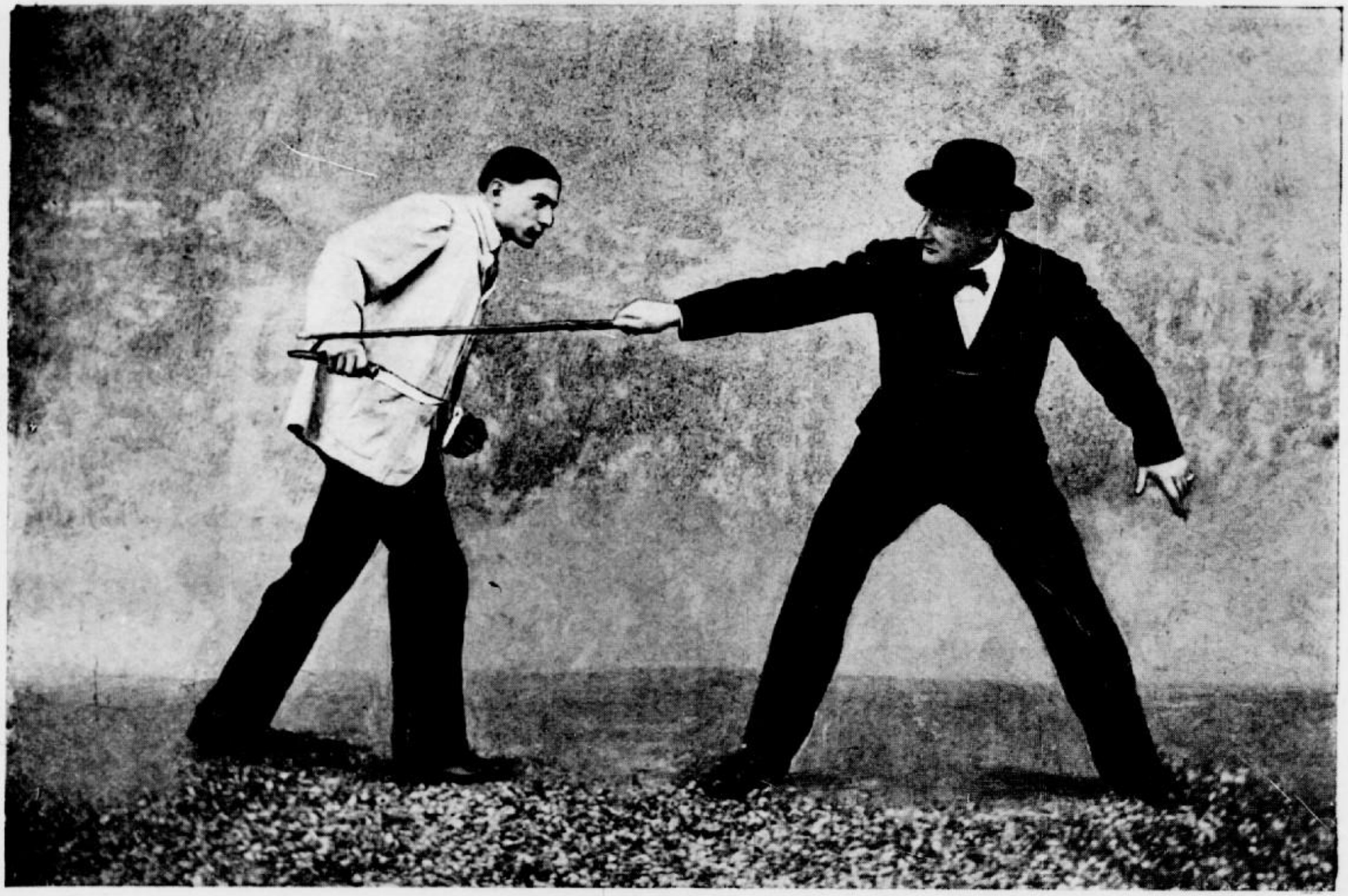


Fig. 1. — Le coup de canne qu'il faut avant tout porter sur le poignet d'un agresseur armé d'un couteau.

Dans la journée.

Je ne m'inquiète pas du privilégié qui possède sa voiture, coupé ou auto. Il a la bonne fortune d'aller à ses plaisirs ou à ses affaires, en faisant un trajet qui ne dépasse jamais dix mètres, c'est-à-dire la largeur d'un trottoir, d'un boulevard ou d'une avenue. N'en soyons pas jaloux, tout à l'heure sa voiture, son auto seront le refuge inattendu offert à notre terreur.

*
* *

Depuis des années déjà l'importation de la banane fait fureur. Ce fruit excellent, nutritif, s'épluche avec une rare facilité et c'est plaisir de remarquer avec quel désintéressement, quantité de gens sèment sur le trottoir la peau de ces fruits exotiques. Cent personnes passent et

tout à coup : Pouf! Une vieille dame, un monsieur alourdi par l'embonpoint, mettent le pied sur la peau gluante et font la culbute. C'est vraiment très drôle.

Ah non, la pauvre dame reste par terre, quand ce n'est pas le gros monsieur; un agent s'approche, frète un fiacre et emmène au prochain hôpital le malheureux avec une fracture de la jambe ou du bras, quand ce n'est pas des deux.

Faites donc comme moi, ami lecteur, quand vous voyez une peau de banane sur le sol, perdez 10 ou 15 secondes et du pied poussez cet « effroyable danger » dans le ruisseau. Et vous, petites apprenties, petits trottins qui ne voyez pas plus loin que le bout de votre petit nez, continuez à manger vos bananes, mais songez aux malheureux que votre inadvertance envoie à l'hôpital et jetez vos épluchures dans le ruisseau.

Bien entendu ceci s'applique aux oranges, aux mandarines, etc...

*
* *

Un autre danger, non moins fréquent, est celui de l'écrasement par un autobus, ou même par une simple auto dont le chauffeur, à l'abri des responsabilités pécuniaires dont le couvre une assurance, n'hésite pas à vous précipiter le radiateur ou le garde-boue de sa voiture dans les reins ou les flancs.

Leur truc est très simple. Spéculant sur la terreur qu'ils inspirent, terreur qui donne des ailes aux vieillards pour traverser la place de l'Opéra, par exemple, dès que l'un de ces spirituels watmen voit une personne en danger d'être écrasée par sa voiture, il s'assure par le regard angoissé de sa victime désignée, qu'elle a vu ce qui l'attend, alors, il affecte de regarder autre part et continue sa marche en avant.

C'est très ingénieusement observé, car le candidat à l'écrasement voyant ou croyant que le brave chauffeur ne le voit pas, fait un effort désespéré et d'un bond échappe au choc, trop

heureux s'il n'est que déchiré par le garde-boue.

C'est alors que le spirituel chauffeur le regarde avec ironie ou l'abreuve d'injures. Cela est classique.

Quelquefois le chauffeur surpris ne voit personne à insulter pour cette simple raison que le candidat à l'écrasement est sous l'avant de sa voiture.

Il y a deux façons d'enrayer ce genre de plaisanterie :

Quand vous traversez une voie et qu'un de ces sinistres farceurs regarde autre part, vous l'interpellez :

— Et l'homme, là, attention hein?

Le chauffeur ne peut résister, il regarde et *n'ose vous écraser*.

Je ne traverse jamais autrement la place de l'Opéra, ce qui m'a valu des regards de haine et des insultes dont on n'a pas idée. Tout de même je traverse.

La seconde manière d'échapper à l'écrasement consiste à monter tout simplement sur le

Fig. 2. — Position d'aspect peu menaçant, cependant la canne va monter directement à la mâchoire, d'un seul temps.

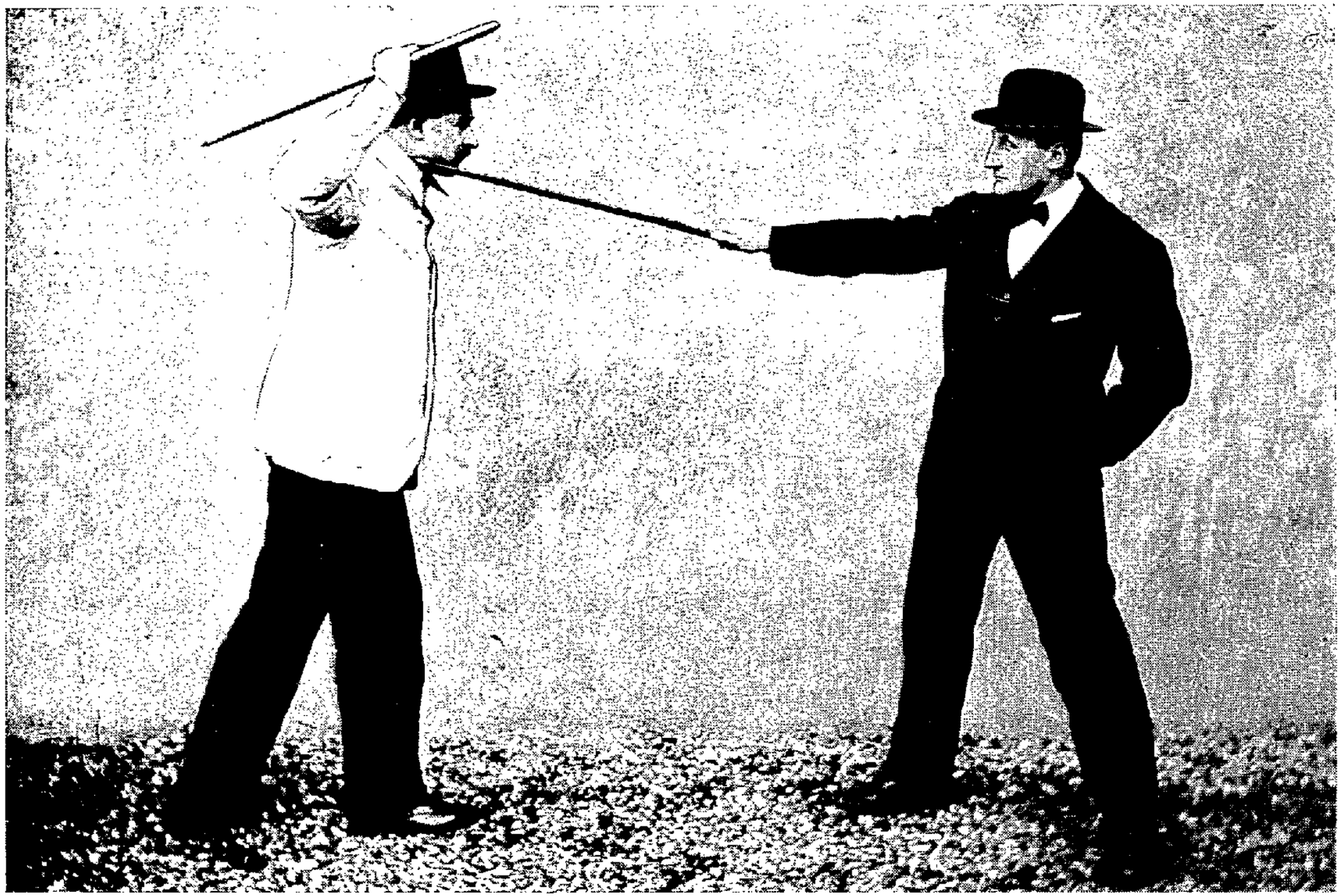


Fig. 3. — La canne a monté, juste au moment où l'homme menaçait; elle atteint le maxillaire inférieur.

marchepied d'une auto, dès que l'on se trouve cerné par un amas de voitures. Courir pour échapper, c'est s'exposer à se jeter dans une autre.

Dès qu'on se trouve serré entre deux véhicules, il est évident que les chauffeurs, presque tous affligés du défaut visuel dont je parlais tout à l'heure, n'arrêtent pas, certains même obliquent un peu, pour ne pas vous rater.

On déjoue cette délicate attention, en sautant sur le marchepied de leur voiture. On est rarement félicité, mais il faut rendre cette justice à la préfecture de police, que lorsque l'un de ces individus leur est signalé pour excès de grossièreté, elle leur fait payer ce court instant de satisfaction.

*
* *

Parmi les dangers auxquels sont exposées les jeunes filles et les jeunes femmes qui voyagent dans le métro (elles se chiffrent par milliers) l'un des plus odieux est certainement l'individu qui profite de l'affluence, pour se conduire en

goujat avec des jeunes femmes que leur tenue devraient faire respecter. Beaucoup de ces jeunes filles et de ces jeunes femmes se taisent, par crainte du scandale ou par timidité.

Nous conseillons à ces jeunes femmes, qui prenant le Métro à une même heure, rencontrent les mêmes individus, de placer une bonne douzaine d'épingles d'acier ordinaires, sur leur jupe, dans les basques de leur jaquette, de leur manteau, là où elles redoutent d'être... pincées.

J'ai appris cela d'une jeune midinette, qui tous les jours fait le trajet de Vincennes à la rue des Pyramides. Tout en couvrant de ridicule les imbéciles (ce sont toujours les mêmes) qui se livraient à cette grosse plaisanterie, elle a trouvé lat ranquillité.

*
* *

Un accident assez fréquent dans une grande ville est le bris d'une jambe par suite d'une chute. Généralement, on porte le blessé chez le pharmacien. Il est quelquefois loin. A l'hôpital,

c'est souvent encore plus loin. De toute façon, transporter une personne ayant la jambe fracturée est une cause de souffrances terribles qu'il est aisé d'éviter au blessé.

Il suffit de courir chez le premier épicier venu et de lui demander de la *fibre de bois*. Tous les emballages sont faits aujourd'hui avec cette matière. En dehors de cette fibre, on lui achète le couvercle d'une caisse quelconque et une pelote de ficelle.

Revenu près du blessé, on glisse sous le membre brisé une planchette garnie d'un lit de fibre, on place sous cette planchette trois brins de ficelle : un en haut, un au milieu, l'autre en bas ; puis après avoir recouvert le membre brisé d'une forte épaisseur de fibre, on étend dessus un journal plié sur lui-même dans le sens de la longueur et l'on noue les trois brins de ficelle, en serrant assez fortement, tant que le blessé ne semble pas en éprouver de douleur.

C'est alors que l'on peut songer à opérer le transport du malade, sans lui causer d'effroyables douleurs au niveau de sa fracture.

J'ai eu l'occasion de donner ces premiers soins à un homme qui s'était brisé la jambe en tombant de vélo sur une route de Normandie.

Le foin remplaça la fibre de bois et l'on put sans qu'il se plaignît, charger l'homme sur une voiture et le transporter à 10 kilomètres de là, où d'autres manœuvres s'imposèrent pour le porter sur un lit.

La canne.

Nous sommes amenés à parler de la canne, cet admirable instrument de défense qu'on trouve chez tout le monde à portée de la main.

En effet ne place-t-on pas ses cannes dans un porte-parapluie, à l'entrée du vestibule, tout près de la porte ? Or, qu'un malfaiteur, par audace ou par ignorance de la présence du locataire, tente de pénétrer dans un appartement ou un logement, si on s'en aperçoit à temps, on sait aussitôt où trouver cette arme.

Si, — le cas s'est souvent présenté — un locataire rentrant chez lui, trouve sa porte entr'ouverte, il apparaît élémentaire, qu'avant de visiter son appartement, il doive se saisir d'une trique précisément placée à l'entrée du vestibule.

Avant de développer, même succinctement, les trois ou quatre meilleurs coups de canne,

meilleurs pour celui qui les donne, ne confondons pas, je tiens à signaler une arme très en main, d'un maniement très simple et dont l'action est effroyable. Son prix est insignifiant. C'est le sabre japonais que l'on trouve dans quantité de bazars bien achalandés.

On l'accroche dans l'ombre, à côté du porte-parapluie, bien sous la main. Cette arme courte vous abat un poignet comme un rien. On frappe tranquillement devant soi, sans méthode mais avec brutalité et rapidité en multipliant les coups.

Alors que le malfaiteur n'a que son couteau ou sa pince-monseigneur, (ces messieurs, dans le jour hésitent encore à employer le revolver qui a le déplorable défaut d'attirer la foule) et généralement, ils se servent des outils de travail qu'ils ont en mains, c'est-à-dire la pince-monseigneur (très mauvais un coup de pince-monseigneur), le ciseau à froid et enfin le couteau.

Contre ces deux derniers, notre petit sabre japonais doit triompher aisément ; quant à la pince-monseigneur, il vaut mieux la devancer,

car cet outil très lourd, dès qu'il est assez grand brise ce qu'il touche.

Mais revenons à la canne. Elle peut nous servir le jour, la nuit, c'est une arme admirable. Son seul défaut est qu'on la remplace par un parapluie, dès qu'il pleut. Dame, on ne peut pas toujours choisir son temps, dès qu'il s'agit d'attaque nocturne.

La canne telle qu'on l'enseigne dans les salles, est une sorte de sport qui prépare à son usage pratique, mais qui est tout de même par trop une escrime. Escrime rudimentaire, mais escrime-sport.

Il faut partir de ce principe, que si l'on doit se servir d'une canne pour se défendre contre un malfaiteur ou contre une brute qui veut se payer la discutable fantaisie de vous casser les reins, ce malfaiteur ou cette brute sont habillés. Les vêtements flottent, amortissent les coups et en tout cas, les égarent. Il faut, donc si l'on veut démonter son homme, le frapper uniquement sur les parties dont la peau est visible.

Voilà qui est clair.

C'est-à-dire sur :

Les mains ou la figure.

Les mains que fatalement, qu'il soit armé ou non, l'homme porte en avant pour saisir ou frapper.

Quand je dis les mains j'entends également et surtout le poignet.

Supposons un individu armé d'un couteau, d'un *coup de poing* en métal ou d'une bouteille, il ne faut pas perdre son temps à lui compter les cils.

Si vous êtes armé d'une canne, il faut reculer de façon à prendre une bonne distance et frapper furieusement l'homme à la base de la main, sur le poignet (voir fig. 1). Un seul coup bien appliqué suffit. En supposant qu'il lâche l'arme qu'il tenait, il faut sans pitié, redoubler et frapper la main, tant que l'homme s'entête à faire face. S'il n'a pas les doigts brisés ils n'en valent guère mieux et l'homme est incapable de vous nuire.

Quant à frapper la figure c'est autre chose.

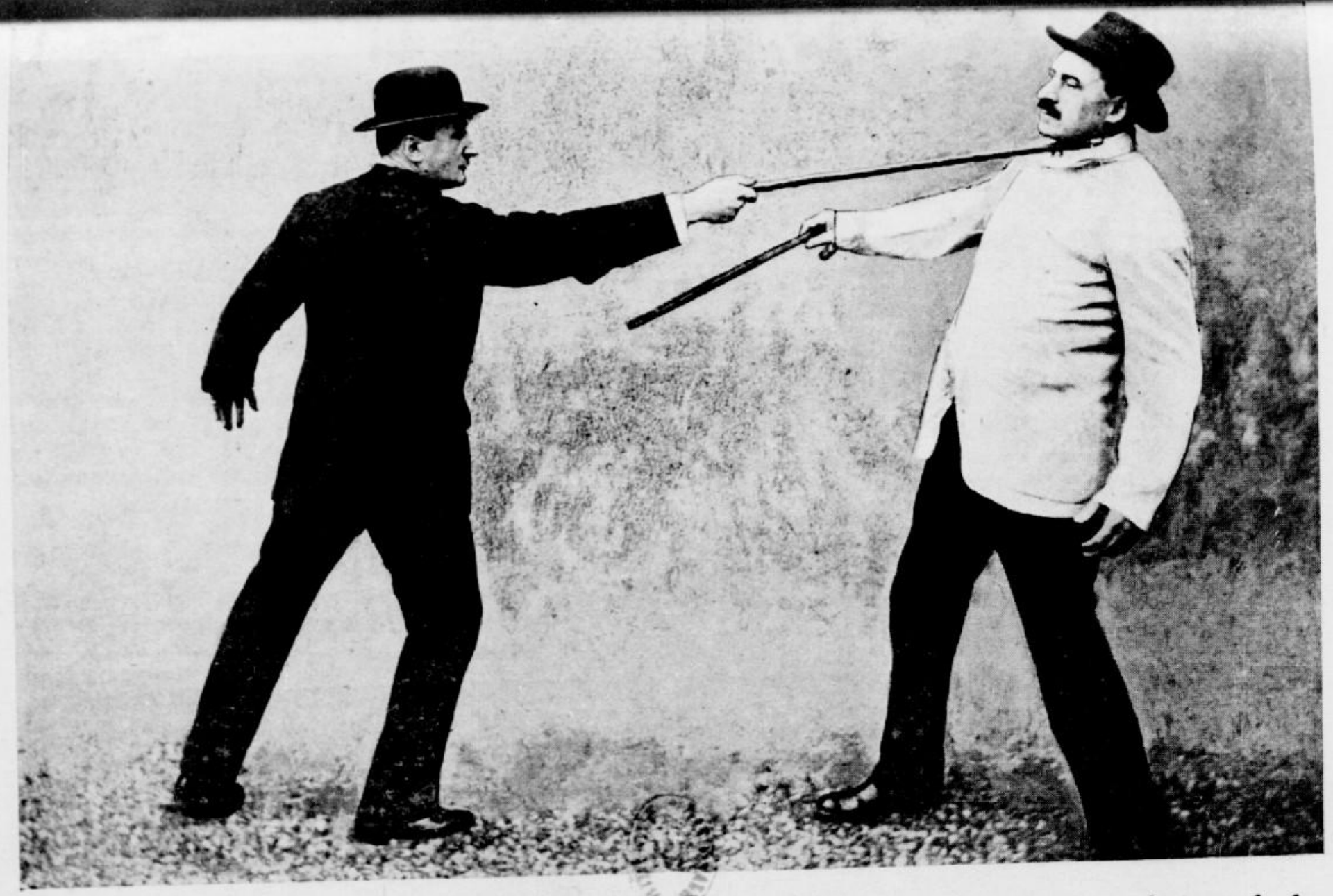


Fig. 4. -- Sans arrêt, la canne a décrit un tour, sorte de demi-moulinet, au-dessus de la tête de l'agresseur et le frappe au cou, sous l'oreille.

Il faut pour réussir utilement, être assez implacable, car le coup doublé que j'indique à toute chance d'abattre l'homme.

Je laisse au lecteur le soin d'apprécier l'opportunité de son emploi. Il est d'autant plus précieux, qu'il est à peu près imparable à moins que celui auquel vous le destinez, ne le connaisse et ne songe à vous devancer. J'en serais surpris. Ce coup est de ma composition, il est peu connu et nos lecteurs sont des hommes trop bien élevés, pour avoir l'occassion de se l'appliquer mutuellement.

Ce coup, le voici :

J'admets que l'homme qui vous cherche querelle est lui-même armé d'une canne. S'il l'agite en vous parlant, comme une menace, il est perdu. Vous trompez son attente en l'écoutant, la main gauche dans votre poche et la canne tenue par la main droite mollement placée en travers de vos jambes, c'est-à-dire le bout touchant le sol à côté du pied gauche (1).

(1) Il est évident que pour un gaucher, ces conditions de placement se renversent.

Le bras qui tient l'arme pend souple, mou. Seuls, les doigts sont bien placés et tiennent l'arme avec précision (voir fig. 2).

Cette attitude trompe votre adversaire et d'ailleurs ne peut que l'inciter au calme.

Si, cependant, il devient par trop menaçant, s'il lève sa canne avec énergie ou, suivant vous, mérite par un suprême outrage le coup terrible que vous allez lui porter :

De bas en haut, d'un seul coup que rien dans votre attitude ne pouvait faire pressentir, vous décrivez une ligne avec votre canne, dont le bout vient frapper l'homme au menton (voir fig. 3), sous et sur le côté droit de la mâchoire, puis continuant l'arc de cercle qui porte votre canne au-dessus de vous et à droite, vous revenez le frapper sur le cou, au ras de la mâchoire, sous l'oreille. Au ras du col, en un mot (voir fig. 4).

Je tiens à prévenir que ce second coup, s'il atteint le muscle sterno-cleïdo-mastoïdien, derrière lequel passe l'artère carotide, peut tuer l'homme.

On comprend que le premier coup venant de bas en haut, extrêmement douloureux, étourdit l'homme pendant la seconde nécessaire à frapper le deuxième. Si l'on conserve un peu de pitié, il vaut mieux frapper sur le crâne, on descend l'homme mais on a peu de chances de le tuer.

Il y a des cas où l'on peut tenter de se débarrasser d'un homme sans le blesser.

Une excellente formule consiste à frapper l'adversaire en fauchant à la hauteur des genoux (voir fig. 5).

Si l'individu est atteint par le bout de la canne sur l'une de ses rotules, il est calmé pour un moment. Un excellent coup de canne est également celui qui frappe sur la face interne de la cuisse (voir fig. 6).

Le coup est très douloureux, et rien n'empêche de le redoubler.

Le monsieur désagréable qui l'a cherché se plie en deux, pousse des hola! hola! et très souvent se contente de cette riposte peu dangereuse.

On peut toujours, quand il est incliné et qu'on a des chances de redouter une reprise des hostilités, le frapper sur la partie supérieure du dos, près du cou (voir fig. 7). Exactement sur le *trapèze*. Cela amène un engourdissement de tout le bras en raison du choc subi par le *plexus brachial* et le monsieur devient tout à fait sage.

Quand on a une affaire avec un voyou chaussé d'espadrilles, cette chaussure ultra-légère permet de frapper utilement sur les doigts de pied. Ces coups peu dangereux, mais effroyablement douloureux, dégoûtent immédiatement le jeune homme de la conversation, surtout si vous indiquez aussitôt un coup de figure.

*
* *

Un très joli coup coup de figure est celui qui consiste à frapper l'agresseur à la tête entre le nez et le menton, en tenant la canne devant soi, à deux mains et en travers.

Ce coup devant fatalement provoquer la

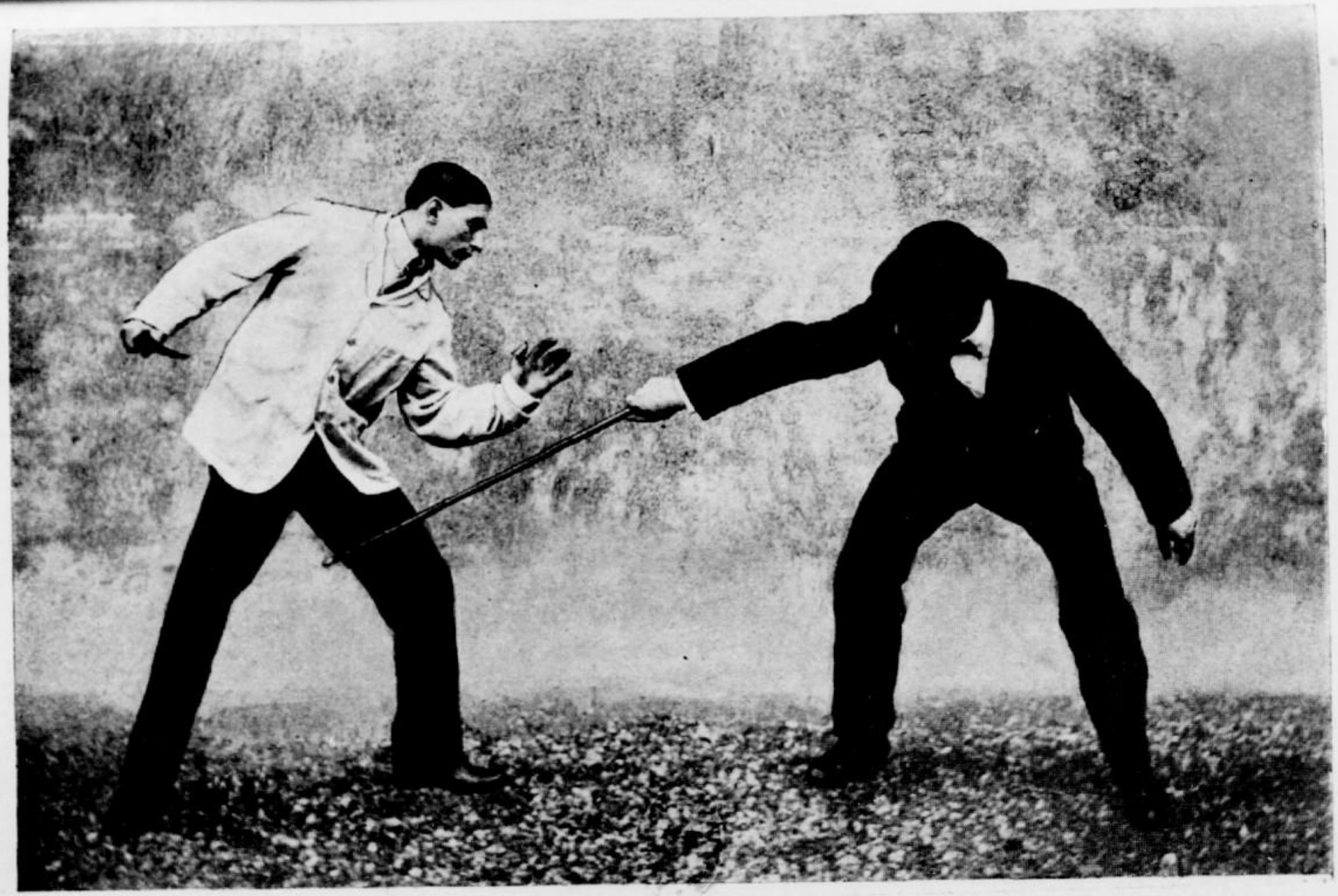


Fig. 6. — Le jeune homme a reculé sa jambe et un autre coup l'atteint sur la face interne de la cuisse.

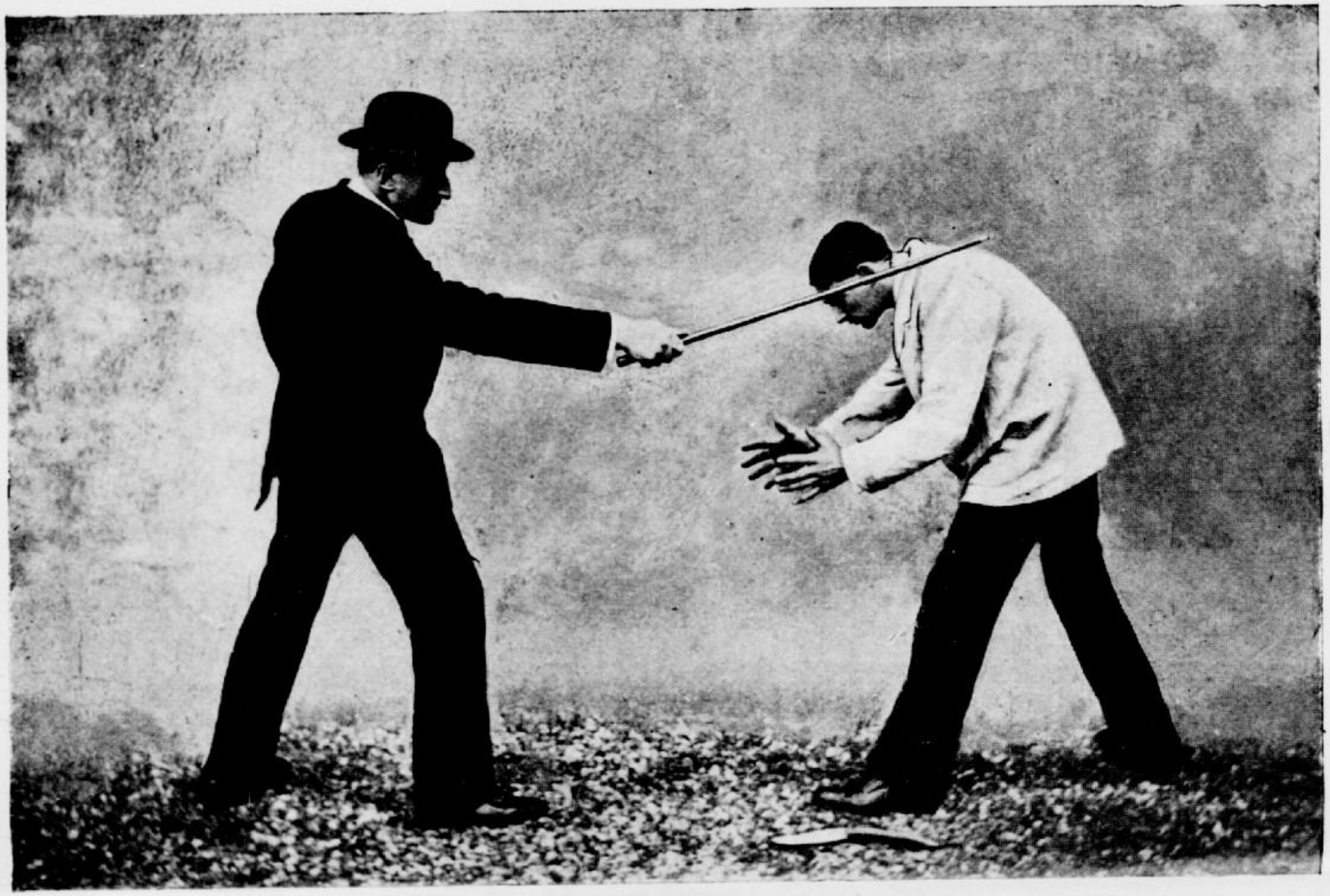


Fig. 7. — L'agressseur s'est incliné pour se jeter sur son adversaire; un coup l'atteint sur

hute d'une demi-douzaine de dents, peut être 'abord indiqué avec violence à la hauteur des paules (voir fig. 8).

On l'exécute de la façon suivante :

Dès que l'homme vient sur vous, il faut le epousser d'un coup sec, en pleine poitrine en e calant bien sur les jambes et redoubler ussitôt.

Si ça ne suffit pas et si, par hasard, l'homme et les mains sur la canne et tire, il faut tirer ers soi pour qu'il tire un peu plus fort et, uivant sa traction, on l'accompagne en pousant vers le haut. L'homme tirant lui-même, ses ains s'élèvent et conduisent le coup qui atteint à la gorge, au menton, ou dans les ents (voir fig. 9). Une fois suffit pour mettre homme hors de combat.

*
* *

Cette manière de tenir la canne à deux mains st très précieuse, quand on est menacé par lusieurs individus. Soit qu'ils vous entourent, oit que l'on ait l'obligation de traverser un

groupe d'individus douteux, c'est là une garde prudente.

Si les individus en question ne bougent pas, tout va bien; mais s'ils se resserrent contre vous, immédiatement des deux bouts de la canne, vous frappez à droite et à gauche, à la hauteur de vos propres flancs. Ces coups « en bout » atteignent les reins, les côtes ou le ventre de vos agresseurs (voir fig. 10). Ils s'écartent et vous employez le coup précédemment indiqué pour frapper celui qui est devant vous.

Ensuite, si la stupeur cloue un instant vos agresseurs sur place, le plus sage est de filer au grand galop, car la même manœuvre ne prendrait peut-être pas deux fois de suite et ces gens-là sont rancuniers.

*
* *

On a, bien entendu, compris que ce même coup « en bout » porté sur les côtés, peut être également fourni de face, au ventre, à l'estomac ou en pleine figure (voir fig. 11).

Tout cela est très cruel, je le sais, mais je n'écris pas un livre uniquement sportif, encore moins un poème bucolique, il s'agit de défense pratique, donc pas de sensiblerie.

*
* *

Je terminerai ce développement pratique de la canne par l'indication d'un coup extrêmement douloureux, mais qui, tout en vous débarassant d'un adversaire, ne met pas ses jours en danger.

Tout en reculant, c'est-à-dire en tournant — il ne faut jamais reculer en ligne droite — vous faites la feinte de faucher les genoux; l'homme avance le haut du corps, la tête par conséquent, et tend prudemment les mains, que vous inquiétez également. Tout à coup, alors que avez bien calculé votre coup, vous lui fauchez le nez (voir fig. 12).

C'est fini, l'homme n'a pas trop de ses deux mains pour se frictionner tout en beuglant et en saignant.

*
* *

Mais, sans pour cela fréquenter une salle de boxe ou un gymnase, il est indispensable de se livrer à des exercices de doigté, préparant au maniement d'une canne.

Les indications que je donne plus loin peuvent et même doivent être suivies indistinctement par des hommes, des femmes et des enfants, filles ou garçons.

Une canne de défense doit être peu lourde et en bois très résistant. Le cornouiller est généralement adopté par les pratiquants professionnels et amateurs de la canne.

On trouve plus couramment dans le commerce, dans les bazars, à très bon marché, des cannes à bout recourbé, en jonc ou en rotin.

Ces cannes sont très suffisantes pour la défense. Les cannes plombées et les nerfs de bœuf également plombés à leur sommet, sont de mauvaises cannes. (N'oublions pas qu'elles sont

Fig. 8. — Une jeune fille repousse aisément et durement son agresseur.

Fig. 9. — La jeune fille fait sauter la mâchoire de l'homme qui voulait la saisir quand même.

en outre prohibées.) Elles ne permettent que d'assommer.

Or ce coup, qui, pour être utilement asséné, doit frapper la tête ou tout au moins l'épaule, est très difficile à porter « de justesse », même par un *canniste*, car il n'a de résultat qu'autant que la masse plombée atteint le but visé.

Il est évident que celui qui voit venir le coup, se déplace en arrière ou se jette sur vous. C'est alors le milieu de la canne qui touche et le coup quoique un peu douloureux est sans efficacité. Quant au nerf de bœuf, c'est encore plus grave, parce que si la canne dépasse le but, elle se plie pour ne plus se redresser, la tige de fer qui armature le nerf étant souple mais non trempée.

La meilleure canne, dès l'instant qu'elle n'est pas en bois cassant, est donc la plus simple, celle que l'on trouve partout.

Ce point établi, reste la manière de s'en servir avec habileté.

On acquiert assez rapidement une dextérité appréciable, en exécutant l'exercice suivant,

pour lequel un appareil très simple est nécessaire.

Cet appareil consiste en un paquet très serré, constitué avec un ou plusieurs vieux vêtements. Ce paquet suspendu à un piton fixé au plafond, est en outre à peu près maintenu en place par une corde attachée à un piton, *provisoirement* vissé dans le parquet. Ce paquet (très serré, ne l'oublions pas) est donc dans le vide, à la hauteur de la tête et des épaules (voir fig. 13).

L'exercice consiste à le frapper très sèchement, tout en se déplaçant en arrière, en avant et en tournant tout autour, exactement comme il serait prudent de le faire dans la réalité.

Les coups doivent pleuvoir et être portés alternativement des deux côtés de la tête, absolument comme si l'on frappait sur la joue droite et la joue gauche d'un adversaire.

Cet exercice permet de prendre la bonne distance pour exécuter le coup venant d'en bas, aussitôt suivi de celui qui doit atteindre l'adversaire sur le côté gauche du cou, sous la mâchoire.

Pour s'habituer à juger de la distance qui sépare la tête du poignet et porter habilement des coups sur cette partie du bras, on peut laisser pendre au-dessous de la boule représentant la tête et suspendu à une corde un morceau de bois de la dimension du dessus d'une brosse ordinairement employée dans les cuisines, la brosse de chiendent.

Il faut atteindre ce morceau de bois mobile à la volée et suivre à la tête.

En un mot, le lecteur l'a compris, il faut frapper partout « à la fois » et très durement, malgré la vitesse.

Évidemment, cela ne vaut pas d'excellentes leçons de canne et les assauts qui leur font suite, mais l'on acquiert par ce moyen une dextérité, une puissance et une sûreté de main indispensables dans un véritable combat.

Il suffit donc, dès que l'on a terminé cet entraînement, de dévisser le piton fixé au sol et de décrocher cette sorte de cible établie sans frais.

J'ajouterai qu'au point de vue culture physique, cette série de sauts, de déplacements et

de coups rapides, constitue un admirable exercice propre à développer le souffle, les jambes et la vigueur des bras. Pratiqué des deux mains, avec égalité de temps, il peut amener de surprenants résultats et un développement musculaire tout à fait inattendu.

Les poings.

Il y a des hommes extraordinaires qu'aucune arme n'arrête, sauf les armes à feu.

Ils se jettent sur leur adversaire et le frappent avec leurs poings de si heureuse façon, avec une telle assurance, que la soudaineté de leur attaque ou de leur défense, s'ils répondent à une agression, leur assure un immédiat triomphe.

Bien entendu, nous n'avons pas la prétention d'affirmer qu'après avoir lu les pages qui vont suivre, nos adeptes auront à leur merci le premier quidam venu. *Qui veut trop prouver ne prouve rien*, dit le proverbe. Si cependant des hommes obtiennent un tel résultat avec leurs poings, il est intéressant d'essayer de pénétrer leur secret.

Là surtout, en ce qui concerne les combats où

les poings seuls sont appelés à protéger notre vie, les qualités de sang-froid et de courage qui ont fait l'objet de notre étude au début de ce livre sont indispensables.

D'une façon générale, que l'on soit fort ou que l'on soit faible — surtout dans ce dernier cas — il faut toucher l'adversaire aux points les plus sensibles de son individu. Ces points, ce sont la pointe du menton, et le creux de l'estomac.

Les boxeurs professionnels ne l'ignorent pas, c'est toujours là qu'ils cherchent à atteindre leur adversaire. Les boxeurs ont une endurance exceptionnelle, celle de certains tient du prodige. Mais ces hommes courageux doivent cette qualité à un très long entraînement et à des combats d'étude multiples, où lentement mais sûrement, ils acquièrent cette faculté extraordinaire.

Il n'en va pas de même pour les malfaiteurs, gens paresseux par définition, qui ne puisent leur dangereuse énergie que dans l'inégalité du combat, pour lequel ils se groupent générale-

ment à plusieurs avant d'attaquer un homme.

Ils n'ont pas plus que les honnêtes gens la aculté de coordonner l'ensemble de leurs ttaques et invariablement pendant que l'un d'eux se jette sur vous ou vous cherche querelle, les utres ne pouvant logiquement frapper à la même place tournent et attaquent par derrière.

Il faut donc sans hésitation frapper (nous dirons tout à l'heure comment) et frapper au menton, point visible découvert et à la portée de la main, si j'ose m'exprimer ainsi.

Dans le cas où l'agresseur est seul, quelquefois c'est un simple voyou malfaisant, que votre modeste mais correct habillement d'honnête homme a mis en fureur, ce coup bien appliqué l'étourdit, le fait tituber et le met hors d'état de nuire pendant un temps suffisant qui permet de vous éloigner. Ce qu'il faut toujours faire, et non pas rester à palabrer, ainsi que le font certaines gens, qui doivent à ce temps perdu une reprise de combat souvent moins heureuse.

Si les agresseurs sont plusieurs, il faut évidemment tâcher de rééditer ce coup heureux si

l'occasion s'en présente. De toute façon le combat à distance contre plusieurs adversaires est toujours dangereux. Si l'on ne peut fuir, il faut se jeter sur l'un d'eux et frapper. L'*attaqueur a toujours raison*, en ce sens que son attaque serait-elle insuffisante, elle a cette immédiate conséquence de paralyser celle de l'adversaire.

Le meilleur coup de poing est le *crochet*, ensuite vient le *swing*.

Le *swing* est un coup de poing qui se donne le bras allongé, à la façon d'une gifle, c'est-à-dire en décrivant avec le bras un grand arc de cercle.

Ce *swing* doit, nous le répétons, se porter au menton. Cela n'est pas toujours facile. Les boxeurs eux-mêmes en manquent l'exécution. Son action est très violente et presque aussi efficace quand on le porte sur la mâchoire, exactement devant et au-dessous de l'oreille.

Le *croche* est une sorte de *swing* beaucoup plus court exécuté le bras plié à angle droit, de là son nom de crochet. Il se porte de très près, quand l'agresseur cherche le corps à corps.

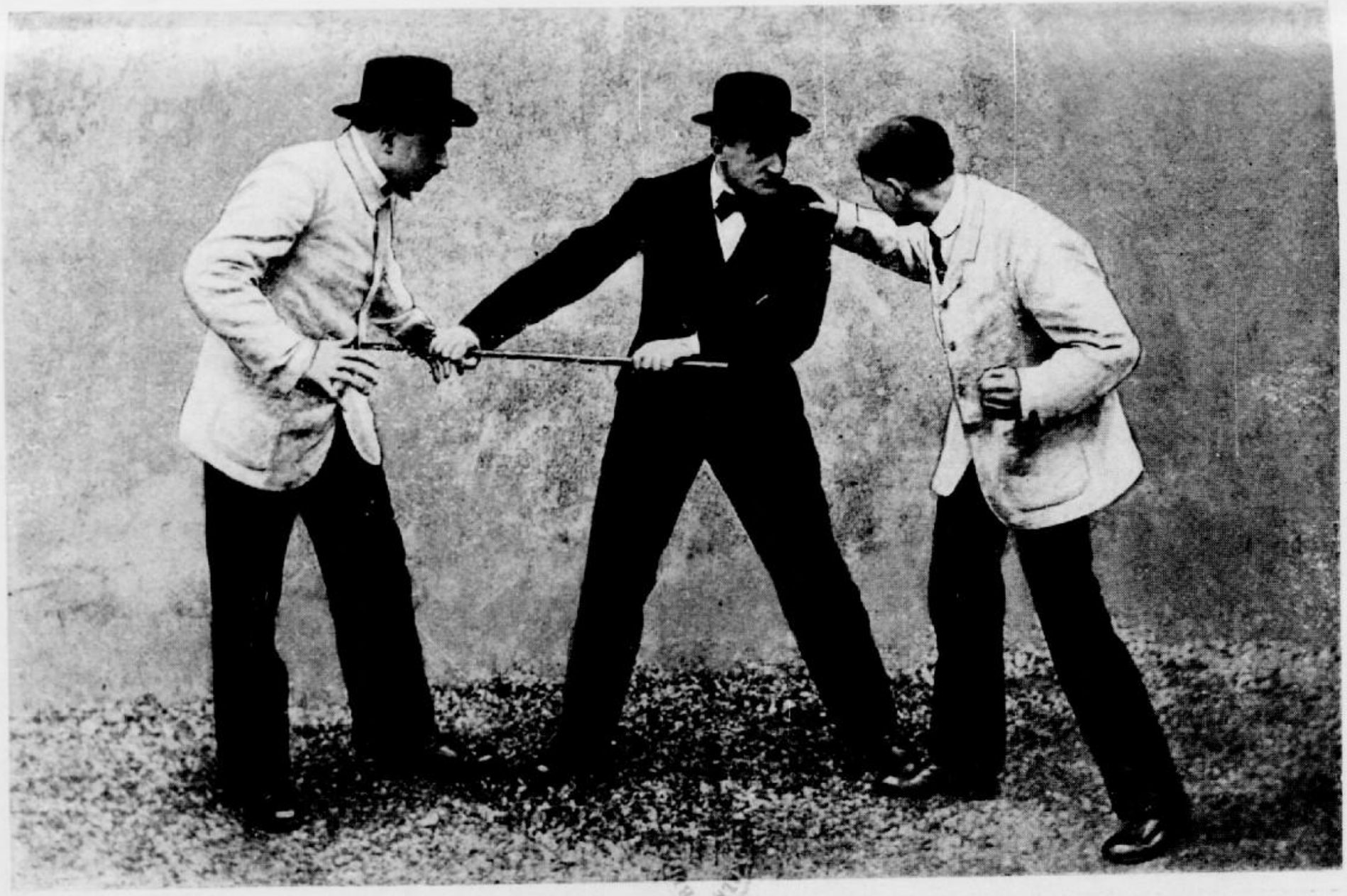


Fig. 10. — Sans regarder, l'homme attaqué atteint l'un de ses agresseurs au creux de l'estomac.

... — L'autre reçoit aussitôt un coup en pleine figure. *dans les dents.*

Quand on porte un crochet de bas en haut, sous le menton, coup particulièrement efficace dans les corps à corps, il prend techniquement le nom *d'uppercut*. Peu importe son nom, l'essentiel est de l'employer.

On a compris que ces *crochets*, ces *swings* et ces *uppercuts* peuvent se porter au corps. C'est au creux de l'estomac, et au cœur qu'il faut tâcher d'atteindre son homme. Partout ailleurs, d'une part les muscles, et d'autre part l'épaisseur des vêtements, rendent inutiles les coups portés.

Un très bon coup de poing relativement peu connu et d'une remarquable efficacité, dès que l'on se trouve en corps à corps, est celui qui consiste à frapper de haut en bas le menton de son adversaire avec les phalanges de la main bien fermée et tournée les ongles vers la terre, c'est-à-dire *en pronation*. Si ce coup est solidement appliqué, il est possible de décrocher la mâchoire de l'individu auquel on le porte.

En dehors des coups que l'on donne un peu au hasard, si l'on est serré de près par deux ou

trois individus, les coups de coude donnés à droite et à gauche dans les flancs ou l'estomac des agresseurs, sont d'excellents moyens pour les écarter. Ils sont d'autant plus utiles à employer que ces coups de coude sont la préparation naturelle du *crochet* ou de *l'uppercut* destinés à l'adversaire placé devant soi.

Dans le cas où l'adversaire placé devant vous enveloppe de ses bras et vous paralyse les vôtres, il faut abaisser brutalement le front vers son menton et le frapper sur la bouche. Votre front écrase ses lèvres et si l'élan est brutal lui démonte la mâchoire.

En outre, il faut brutalement relever le genou droit ou gauche le long et entre ses jambes. Ce coup de genou, l'atteignant au bas-ventre, accompagné d'un coup « de front » sur les dents, ce serait bien le diable s'il ne s'écroulait pas en ouvrant les bras.

On voit par cette rapide description, que l'homme qui vous saisit à bras le corps par-dessus les bras est diablement exposé et que l'usage des bras n'est pas indispensable.

L'homme qui vous saisit à bras le corps, par derrière, se met dans un bien plus mauvais cas. S'il est très grand, vous vous laissez enlever et vous abattez vos deux mains sur ses deux avant-bras, afin qu'il ne vous lâche pas.

Dès que vous vous sentez bien maintenu par sa prise et la vôtre, vous raccourcissez vos deux jambes en quittant le sol des deux pieds et avec vos talons, vous lui rabotez énergiquement les genoux (voir fig. 14).

La douleur le fait s'incliner. Vous reposez alors vos pieds sur le sol et vous lui portez avec le derrière de votre tête, un coup formidable dans la figure.

Bien entendu vous répétez ce coup, en vous cramponnant après l'adversaire pour qu'il ne puisse vous lâcher et s'écarter.

Entre temps, toujours avec vos talons vous lui écrasez les pieds.

Dix ou quinze secondes suffisent pour faire regretter amèrement, à votre adversaire, la malencontreuse idée qu'il a eue de vous saisir par derrière.

*
* *

Il y a encore une autre défense, encore plus rapide et peut être plus terrible, si l'homme qui vous a saisi par derrière est de force et de taille moyennes.

Dès que vous vous sentez saisi, vous abattez vos mains sur les avant-bras de votre homme, tel qu'il est dit plus haut. Cette prise assurée, vous raccourcissez vos jambes et vous vous précipitez sur le sol, exactement comme si vous sautiez dans un trou peu profond.

Subitement décalé par cette secousse et cette charge inattendue, l'homme se plie en deux et porte entièrement sur votre dos, votre torse étant incliné vers le sol. Vous lui donnez alors un coup de derrière dans le ventre, puis un second et un troisième, s'il est nécessaire ; il ne faut pas être regardant. L'homme desserre les bras, car ces chocs sur l'intestin et l'estomac sont insupportables. Dès que vous sentez son étreinte se desserrer, vous donnez un dernier et énergique coup de reins, en lâchant vous même

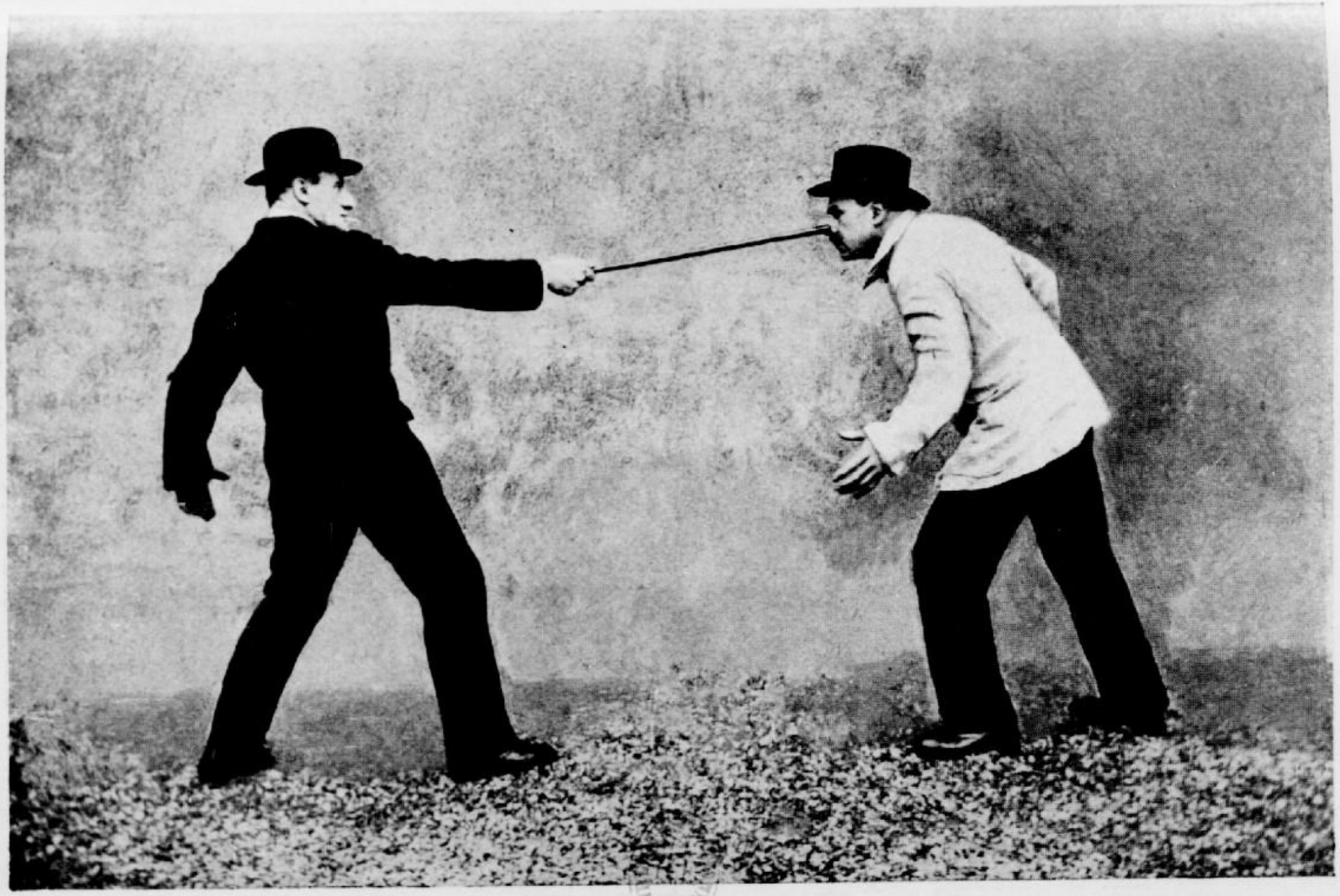


Fig. 12. — Ce coup convient à repousser un individu ivre, dangereux, mais dont on a pitié, s'il n'est pas un malfaiteur. C'est tout de même 15 jours ou un mois d'hôpital si l'os est atteint.

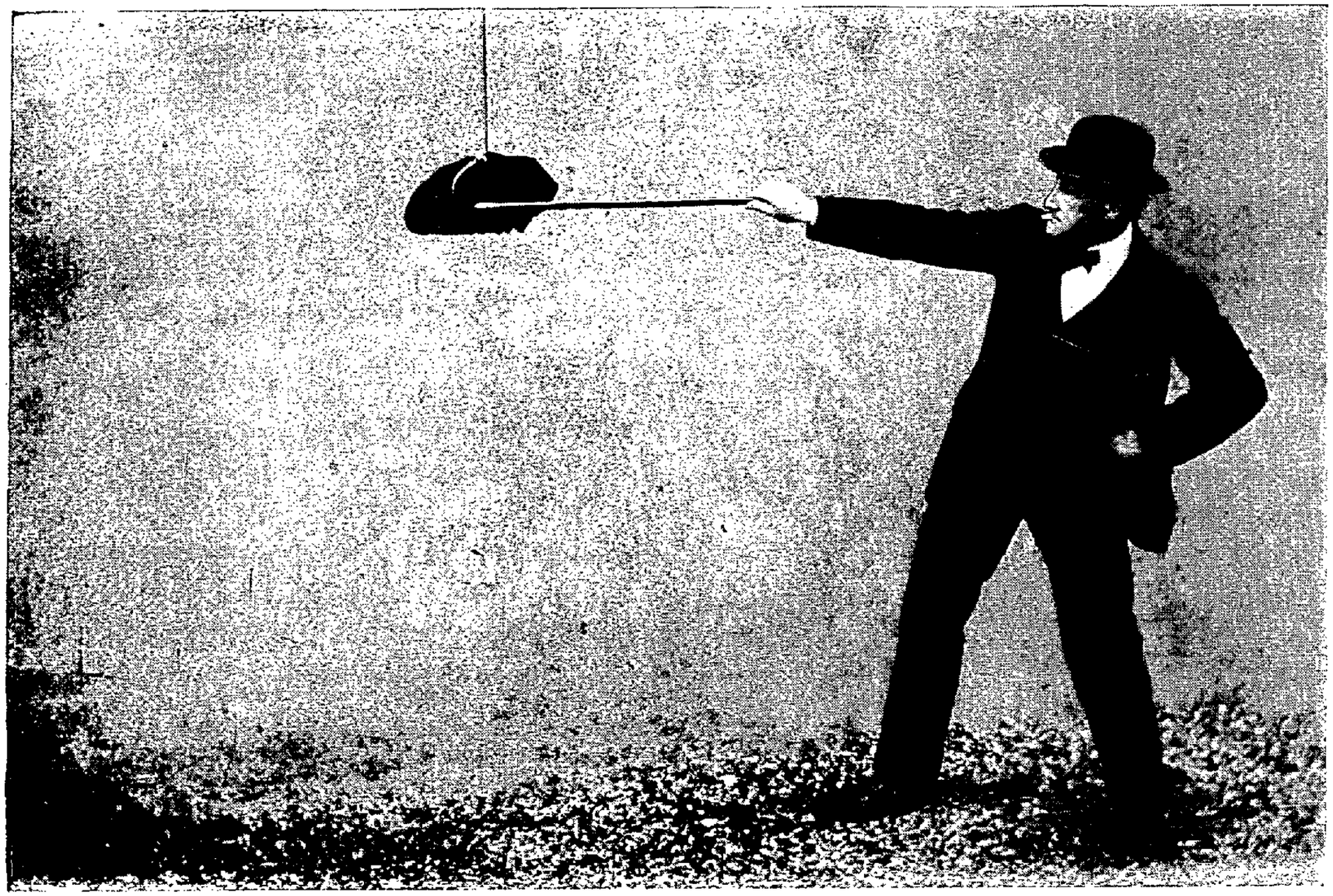


Fig. 13. — Où l'on voit le volume que l'on doit donner au paquet-cible destiné à l'entrai-

le bonhomme qui, basculant par-dessus votre dos, va à deux mètres de là s'étaler sur le pavé, où sa tête et ses reins portent avec une telle rudesse que généralement il ne bouge plus.

Ce sont là des procédés très simples et d'une exécution très facile. Le tout est d'y songer.

L'essentiel en tout cas, dès que l'on est saisi par derrière, est d'écraser les doigts de pied de l'agresseur à coups de talon, cela suffit pour se débarrasser de son étreinte et le gêne pour continuer la lutte, mais les deux coups précédents le démolissent; à ce titre, il est intéressant de les retenir et de les « dessiner » *avec douceur* entre camarades.

Pour ce genre d'étude, il faut agir avec prudence, lenteur et ne s'occuper surtout que du placement des mains et de la manière de s'affaisser en sautant sur le sol, afin de régler *l'aplomb*.

Il faut également retirer ses chaussures, car la moindre indication sur les doigts de pied, avec brutalité, est irréalisable; on risquerait d'estropier la personne qui a la complaisance de se prêter à l'expérience.

Pendant que nous traitons cette question des corps à corps et des prises *de face* ou *de dos* à bras le corps, nous allons étudier un coup effroyable, auquel un homme fût-il un hercule ne peut résister.

Ce coup est tout particulièrement utile aux femmes, aux jeunes filles qui souvent hélas, sont victimes de tentatives que leur faiblesse rend quelquefois fructueuses.

Admettons le cas d'une malheureuse enfant, terrassée par un infâme individu dans le but odieux que le lecteur a déjà compris.

Presque toujours la pauvrette se débat, s'épuise dans une lutte dont l'émotion et la terreur décuplent l'horreur, et souvent succombe, si un secours inattendu n'interrompt pas l'attentat.

Tous les pères, tous les frères et surtout toutes les mamans devraient connaître et apprendre à leurs jeunes filles le coup suivant, qu'un homme terrassé et vaincu peut employer à la dernière extrémité. ***Ne pas perdre son sang-froid***, éternelle base de tous les combats. Ne pas s'épuiser par une résistance inutile. Se

laisser terrasser et quand l'individu est tombé sur votre poitrine, ses bras noués autour de votre torse ; placer les deux mains à la façon de deux gifles sur ses joues, bien à plat d'abord, puis s'accrocher derrière chaque oreille avec les quatre doigts de chaque main, ***les pouces sont donc libres;*** prendre un point d'appui sur les oreilles que l'on tient, et enfoncer dans chaque œil, le pouce qui est naturellement placé en face cet organe (voir fig. 15).

Enfoncer avec vigueur, car l'œil est très résistant et enfoncer la phalange armée de l'ongle, dans l'angle de chaque œil, près du nez, en ramenant le pouce vers les tempes.

Oh ! qu'on se rassure, on n'arrache pas toujours les yeux, mais la pression est infernale, l'homme est un instant aveuglé par la congestion que provoque cette double pression et hurlant, lâche sa proie.

D'ailleurs quels sont la mère, le père, le mari ou le frère qui me lisent actuellement, dont le cœur serait pris de pitié pour l'infâme individu auquel je fais allusion ?

Combien de femmes, de pauvres domestiques, de pauvres villageoises, isolées dans les champs pour leurs travaux, auraient échappé à des lâches attentats, si elles avaient connu cette défense ?

*
* *

Cette allusion aux dangers des femmes isolées dans les champs, me remet en mémoire un incident dont une de mes élèves fut l'héroïne.

Cette jeune fille, Mlle*** s'était entraînée à l'escrime au sabre tout un hiver. Quand je dis mon élève, cela n'est pas tout à fait exact, elle est surtout l'élève d'une de mes filles, qui travaille fort gentiment le sabre et l'enseigne aux jeunes filles, dont l'éducation physique lui est confiée.

On sait que les sabres d'étude sont des armes fort légères, aussi souples que des fleurets (sabres italiens). Cette petite arme de salle, que Mlle*** travaillait depuis un an, lui donna le goût des armes blanches et à la stupéfaction de sa mère, la jeune escrimeuse ne s'avisa-t-elle

Fig. 14. — Ce monsieur a eu une bien mauvaise idée en saisissant traîtreusement un homme par derrière. Avant 10 secondes, ses genoux seront arrachés à coups de talon.

Fig. 15. — S'emparer d'une jeune fille est impossible. Saisi par les oreilles et les yeux crevés par les pouces, l'homme est vaincu en 5 secondes.

pas un jour à la campagne de décorer sa chambre avec une panoplie de briquets (1) qu'elle avait trouvée chez un marchand de vieilles armes.

Jusque-là rien d'extraordinaire. Ai-je dit qu'elle habite l'été une ferme en Normandie ?

Un après-midi, que tout le monde, sauf sa mère et une servante, était parti aux champs, deux chemineaux pénétrèrent effrontément dans la ferme et voyant des femmes seules, devinrent soudain agressifs. La servante se mit à hurler de frayeur ce qui augmenta leur audace. Tout à coup apparut Mlle*** un peu pâle.

— Sortez, dit-elle en leur désignant la porte charretière de la main gauche, car la droite brandissait un des briquets de la panoplie.

— Sortez, répéta-t-elle, et par la force de l'habitude, elle porta à l'un des drôles un coup de figure, qu'il n'évita qu'en sautant en arrière.

Devant l'énergie de la jeune escrimeuse, les hommes reculaient. La servante reprit alors

(1) Sabres très courts du premier empire.

courage et s'emparant d'une fourche, elle marcha également sur eux.

Ce fut la déroute.

Que serait-il advenu sans le sang-froid (toujours) et le courage de cette jeune fille ?

Sang-froid et courage qu'elle communiqua à la servante dont le premier mouvement avait été de fuir.

Du coup de pied.

Au cours des différents chapitres de ce livre contre tous les dangers, nous indiquons quand l'occasion s'en présente et à propos de la prise ou de l'incident qui nous occupe, l'usage que l'on peut tirer des pieds.

Le pied est une arme redoutable, d'autant plus redoutable que la semelle de la chaussure lui assure tout à la fois la rigidité, la fermeté et la protection.

Le pied est en outre l'arme la plus longue et d'instinct les petits enfants l'opposent immédiatement dans la défense.

Les professeurs de boxe font des prodiges avec leurs pieds et les élèves studieux s'assimilent en partie leur virtuosité.

Le costume d'entraînement des salles de boxe

se prête merveilleusement à ce genre de sport, que nous ne saurions trop recommander, puisqu'il assure un parfait fonctionnement de l'articulation coxo-fémorale, et procure une rare souplesse des reins. Mais dans la rue, alors qu'il faut se défendre d'une agression — une fois pour toutes, nous appellerons agresseur l'homme quelconque, malfaiteur ou autre qui attente à notre sûreté — l'osbtacle est toujours le vêtement, puis la nature du sol, nullement approprié à un assaut de boxe ou de « savate » comme disaient nos grands-pères. Si l'on ajoute à cela que les hommes suivant régulièrement des cours de boxe sont très rares, nous sommes bien obligés de conclure que les manuels de boxe, si bien faits qu'ils soient, sont d'une bien médiocre utilité pour la majorité des personnes susceptibles d'être attaquées par un malfaiteur.

Il faut donc puiser sa confiance dans des moyens de résistance très simples et instinctifs.

Il y a un coup de pied très naturel que tout le monde homme ou femme donne très bien. Nous perdrions un temps infini à faire au lecteur une

description technique de ce coup, sans bénéfice pour lui.

Le meilleur coup de pied, donné soit à la hauteur du ventre, des genoux (excellent le coup de pied aux genoux) ou au tibia est le « *coup de pied de face* » (voir fig. 16).

Ce coup de pied est tout simplement celui que l'on donne dans une porte, celle d'une cave, par exemple, que l'humidité fait coincer, afin de l'ouvrir quand la poussée des bras, des épaules même est insuffisante.

Or, nous trouvons la preuve de la puissance de ce coup de pied par rapport aux autres coups rien que dans ce fait. Il ouvre une porte, devant laquelle tous les autres efforts restaient infructueux.

Cependant, quand nous frappons de cette façon la porte qui résiste, nous le faisons avec la semelle de la chaussure, pour préciser, le dessous du bout de la semelle, ce qui est déjà une complication. Quand on frappe un adversaire, il est inutile de relever le pied dans cette position incommode. C'est avec le bout du pied

qu'il faut frapper. Le coup porte d'ailleurs plus loin, il est plus sec et si la chaussure possède une bonne semelle, il est bien plus efficace.

Atteint par ce coup dans l'estomac, l'agresseur est aussitôt vaincu, par le manque de respiration. Au bas-ventre, son action est peut-être plus terrible encore. Quant aux genoux, chacun sait l'horrible douleur que l'on éprouve, quand dans l'obscurité l'on heurte sa rotule contre l'angle d'une chaise. Cet exemple suffit à démontrer quel parti l'on peut tirer de ce « *coup de pied de face* » dans les genoux.

Un homme vêtu d'un pardessus, une femme embarrassée de ses jupes peuvent le porter aisément. Il ne dérange pas l'aplomb, n'exige pas d'exercice spécial et dans le cas où l'on serait acculé dans l'angle d'une porte ou contre un mur, il est la défense idéale.

Si cependant l'adversaire arrive à se jeter sur vous, ne levez jamais les bras. Outre que ce geste est inutile, il vous aveugle et de plus l'adversaire peut vous frapper dans la poitrine et dans les flancs.

Il faut le saisir par les manches de son vête-
ent et tout aussitôt lui écraser les doigts de
ed à coups de talon ou, tout en lui marchant
ssus « de face » alterner en lui donnant des
coups de pied de face », avec le bout de la
aussure dans le bas des jambes. S'il échappe
ur se reculer, le frapper comme nous l'indi-
ons précédemment, aux genoux et au ventre.
Quelquefois, sous la douleur qu'il éprouve,
s qu'on lui écrase les doigts de pied, l'agres-
ur, sans lâcher sa prise, recule ses pieds ce qui
ojette sa tête en avant. Il faut alors lâcher d'une
in, la droite, puisque l'on est généralement
oitier et l'empoigner par la barbe, la moustache
les cheveux sur les tempes et arracher ce que
n tient. Aucun homme ne peut résister à
mblable prise.

On peut tomber sur le classique « pâle voyou »
s grandes villes, jeune, sans barbe et portant
cheveux courts. Dans ce cas c'est le nez qu'il
t saisir, en enfonçant le pouce dans la narine,
i tout naturellement se place en face de ce
igt et en le relevant avec force, au point de

l'arracher, puis (sans le lâcher,) lui relever abaisser alternativement la tête.

Si l'on songe que les taureaux sont mâtés p un moyen analogue, on peut en conclure que « pâle voyou » devra céder.

Enfin si l'individu en logeant sa tête, la fac contre votre épaule, échappe à cette prise, faut lui saisir l'oreille et la tordre sur elle-même Ce moyen est aussi efficace.

Nous en aurons terminé avec ce chapitre to spécial sur l'usage des pieds, en y adjoign quelques mots sur celui des genoux.

Le genou porte des coups dont on ne sou çonne pas la puissance, mais son action ne pe intervenir que dans les corps à corps.

En principe, il faut toujours dans un corps corps déplacer l'axe de l'attaqueur, en feinta de s'échapper à gauche ou à droite.

Immédiatement l'homme pour mieux résiste écarte les jambes dans le but de donner plus base à son assise et à sa résistance. A moment, collé à lui, vous relevez le genou toute votre force et vous répétez ce coup jusqu

Fig. 16. — Le meilleur coup de pied, le plus puissant.

Fig. 17. — Voilà un étranglement interrompu par un coup de genou terriblement placé.

que l'homme lâche et s'écroule vaincu (voir g. 17). On a compris que ces coups de genou ont atteint au bas-ventre, entre les jambes, rasant les parties les plus sensibles de l'homme. n'y a pas de femme si faible qu'elle soit, qui e puisse abattre un athlète par ce moyen, qui ne emande que de l'à-propos et *du sang-froid*. oujours notre base : Le sang-froid.

Avant l'agression, la nuit.

Il est extrêmement rare d'être victime d'u agression pendant le jour.

Beaucoup d'hommes et je les approuve tout en ne le faisant pas moi-même, hélas méprisent les insultes, les grossièretés do sans raison les gratifie un quelconque voyo

D'autres, je les admire, supportent l'ag çante poussée ou pression d'un individu d même genre, qui dans une voiture publiqu dans un wagon, le métro ou tout simpleme dans la foule, espère ainsi faire surgir la discu sion, d'où naîtra le pugilat.

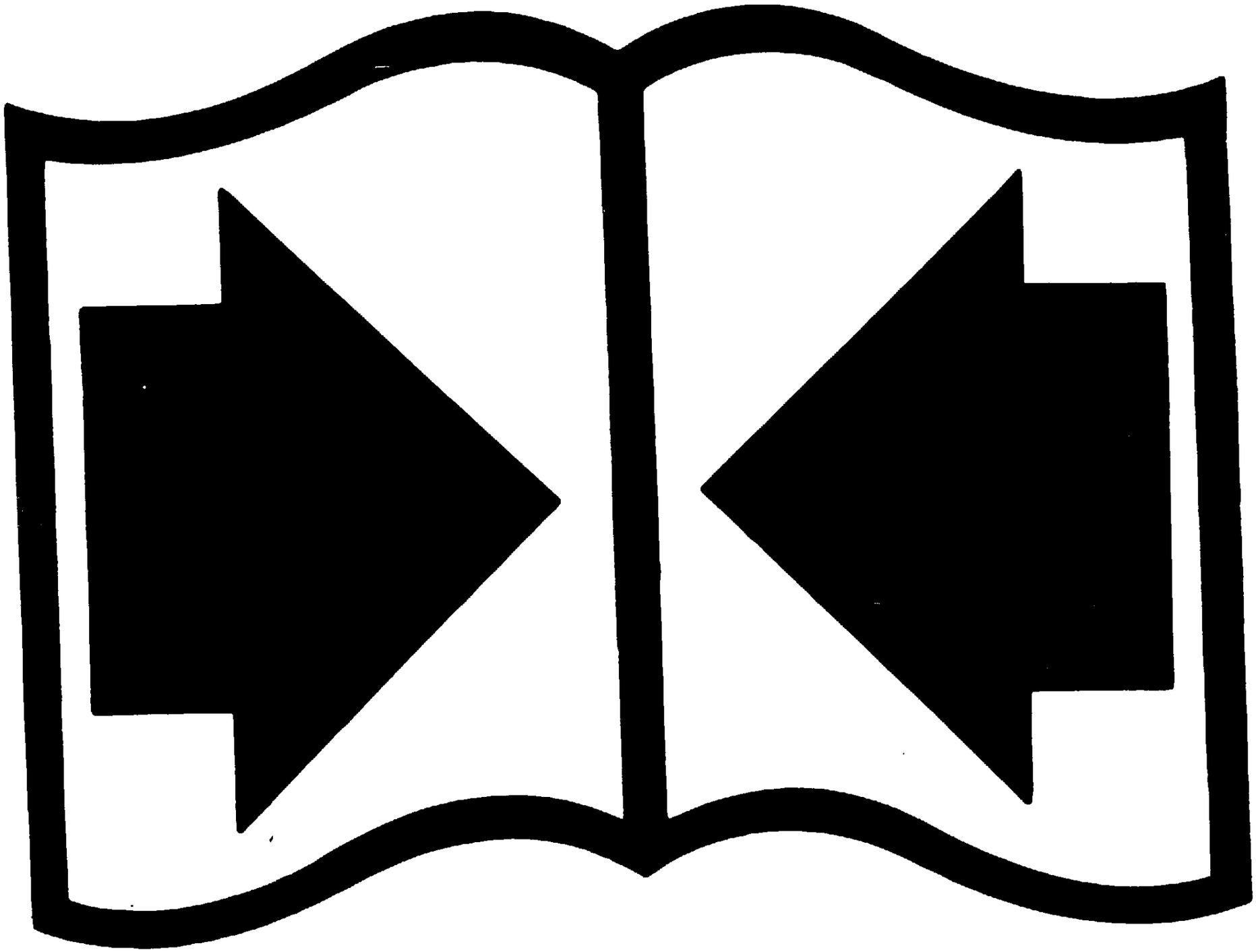
Ceux-là estiment que quelques minutes so vite passées et qu'en dehors des coups qu fatalement ils recevront même en triomphan ils s'exposent à de multiples ennuis : arrest tion, comparution devant le commissaire, que

quefois le tribunal, vêtements déchirés et enfin angoisse ou tout au moins inquiétude, pour les êtres qu'on aime et qui vous aiment.

Pour ceux auxquels leur sang trop vif fait oublier tout cela, il y a dans ce livre spécial une série de renseignements fort utiles et à quelque chose malheur est bon, car c'est sans doute à ce diable de mauvais caractère, que je dois de pouvoir indiquer à des gens bien plus raisonnables que moi, les moyens multiples de résister aux « méchants garçons », comme disait ma grand'mère. Cette pénible confession faite, arrivons à l'agression qui menace les gens les plus paisibles et partant de là les plus exposés.

En principe, tous les pères devraient non seulement posséder un revolver transportable dans la poche, mais encore initier les femmes qui leur sont chères, leur mère, leur femme et leurs filles à la manipulation de cette arme admirable.

Il y a pour cela un moyen bien simple, c'est de leur apprendre à nettoyer, à charger et



Reliure serrée

Avant l'agression, la nuit.

Il est extrêmement rare d'être victime d'une agression pendant le jour.

Beaucoup d'hommes et je les approuve, tout en ne le faisant pas moi-même, hélas! méprisent les insultes, les grossièretés dont sans raison les gratifie un quelconque voyou.

D'autres, je les admire, supportent l'agaçante poussée ou pression d'un individu du même genre, qui dans une voiture publique, dans un wagon, le métro ou tout simplement dans la foule, espère ainsi faire surgir la discussion, d'où naîtra le pugilat.

Ceux-là estiment que quelques minutes sont vite passées et qu'en dehors des coups que fatalement ils recevront même en triomphant, ils s'exposent à de multiples ennuis : arrestation, comparution devant le commissaire, quel-

quefois le tribunal, vêtements déchirés et enfin angoisse ou tout au moins inquiétude, pour les êtres qu'on aime et qui vous aiment.

Pour ceux auxquels leur sang trop vif fait oublier tout cela, il y a dans ce livre spécial une série de renseignements fort utiles et à quelque chose malheur est bon, car c'est sans doute à ce diable de mauvais caractère, que je dois de pouvoir indiquer à des gens bien plus raisonnables que moi, les moyens multiples de résister aux « méchants garçons », comme disait ma grand'mère. Cette pénible confession faite, arrivons à l'agression qui menace les gens les plus paisibles et partant de là les plus exposés.

En principe, tous les pères devraient non seulement posséder un revolver transportable dans la poche, mais encore initier les femmes qui leur sont chères, leur mère, leur femme et leurs filles à la manipulation de cette arme admirable.

Il y a pour cela un moyen bien simple, c'est de leur apprendre à nettoyer, à charger et

décharger cette arme avec des douilles vides.

Je rappelle pour mémoire, qu'il faut toujours tourner le canon d'un revolver du côté d'un mur épais, en le tenant de la main gauche et en laissant à sa droite, les personnes présentes.

De plus, il ne faut jamais, même dans cette position, tenir le canon tourné vers la porte fermée d'une chambre.

Sait-on ce qui se passe derrière cette porte. Donc : toujours vers un mur.

De la main droite libre on manœuvre les différentes pièces : tige centrale chassant les douilles, barillet ou verrou de ce barillet.

Quand l'élève — je parle de la maman ou de la fillette — est bien habituée à cette simple manipulation, on lui donne des douilles chargées, mais dont les balles ont été retirées par l'armurier.

Déjà l'élève y fait plus attention; encore que sans danger, une douille chargée de fulminate peut griller légèrement les doigts. Quand l'arme est chargée, on fait tirer l'élève. Puis, toujours avec prudence, quand une vingtaine

Fig. 18. — C'est dans cette position et à cette distance qu'il faut tirer au revolver sur un malfaiteur.

Fig. 19. — Cette jeune fille, saisie à la gorge, crève la main de son agresseur d'un coup de poinçon.

de douilles chargées et tirées par l'élève l'ont un peu aguerrie, on lui donne carrément cinq cartouches normales à charger et à tirer.

On place devant elle une planche à 4 ou 5 mètres et sans arrêt, on lui fait tirer, le bras demi-raccourci et le poing armé à la hauteur de la poitrine, les cinq balles au niveau du ventre de l'adversaire présumé (voir fig. 18).

Il ne faut jamais, à moins d'être un tireur éprouvé, menacer un adversaire à la hauteur de la figure en tendant le bras. Non seulement on peut le rater, mais il se baisse et d'un coup écarte le bras qui le menace. Il faut, quand on n'a pas l'habitude de tirer, tenir le bras plié à la hauteur de la poitrine, laisser approcher l'agresseur et le tirer à un mètre ou deux. On l'abat d'un seul coup.

Cette théorie sur l'emploi du revolver avait sa place dans ce chapitre, elle est beaucoup écrite pour nos lectrices, qui devraient se familiariser avec cette arme, qui les fait les égales de l'homme et les met à l'abri des pires entreprises.

Donc la nuit, si une famille (admettons ce cas) a de subites inquiétudes en apercevant un groupe d'allure louche, papa met la main sur son revolver et observe, mais il ne faut pas que maman claque des dents et se cramponne à son bras et, la gorge serrée, devienne subitement aphone. On va voir pourquoi.

Supposons, ce qui n'est pas amusant, que papa ne s'est pas trompé, il y a là à 10 mètres, quatre ou cinq drôles qui vont se jeter sur ce père de famille et vont tenter d'arracher à sa femme et à sa fillette les modestes bijoux qu'elles portent aux doigts, aux oreilles.

Il faut lâcher papa, se blottir dans l'angle de la première porte venue, près de la sonnette et attendre encore quelques secondes.

Trompés par cet arrêt et aussi par la terreur non feinte qu'ils inspirent, nos bandits approchent.

— Va! dit papa.

Va! cela veut dire : Tire la sonnette et toutes les deux, hurlez au feu! au feu! sans arrêt.

La sonnette tirée fait presque toujours ouvrir

la porte, tout le monde s'y engouffre, papa fermant la retraite et descendant d'un coup de revolver le malfaiteur le plus proche.

Tout ce bruit, le ou les coups de revolver, les cris de « Au feu! » répétés, ne manquent pas de réveiller les dormeurs, ou de précipiter à leur fenêtre les personnes éveillées. Le coup est manqué, les malfaiteurs sont en fuite et souvent les agents attirés par l'ensemble de l'incident, accourent et font comme toujours leur devoir.

Souvent hélas! le papa n'est pas là, n'est plus là...; c'est une pauvre veuve et ses enfants qui peuvent être exposés.

A plus forte raison, doit-elle prévoir et redouter semblable aventure et ne pas attendre que le danger soit si imminent.

Elle doit tout de suite sonner à la porte d'un immeuble et crier : au feu!

Elle ne doit pas non plus attendre autant qu'un homme pour tirer.

Combien de femmes sont ainsi exposées! Toutes celles que leur travail oblige à rentrer

passé minuit et auxquelles la modestie de leur gain ne permet pas de rentrer en voiture. Elles sont légion les ouvrières, les choristes, les figurantes, les ouvreuses, les artistes aux maigres appointements, dont les journaux relatent quotidiennement l'agression, toujours suivie de blessures graves et quelquefois de mort. Très exposés aussi sont les petits jeunes gens, employés ou ouvriers, attardés le soir avec quelques camarades, proies d'autant plus désignées que souvent leurs regards sont troublés, leur démarche incertaine, parce qu'ils ont pris « un verre de trop ». Les moralistes (souvent ceux-là boivent chez eux) n'hésitent pas à employer de grands mots : *Ils n'ont qu'à rentrer chez eux... ne pas aller au cabaret... la jeunesse d'aujourd'hui...* et patati et patata. Évidemment, le vieil homme de sport que je suis, sobre par goût et par nécessité professionnelle, est le premier à blâmer l'ivresse; tout de même, un brave garçon qui a « son petit jeune homme » n'a pas mérité pour cela de se faire casser les reins et de passer un mois à l'hô-

Fig. 20. — **Sur un drap étendu par terre il faut jeter hâtivement tous les vêtements ou le linge que contiennent les armoires.**

Fig. 21. — Ce promeneur tranquille va être saisi par le foulard de l'agresseur.

pital. A ce compte-là, les apaches seraient les premiers moralistes du monde, puisqu'ils choisissent de préférence le samedi pour infliger leurs sinistres corrections, c'est-à-dire le jour de paye, où malheureusement tant d'ouvriers s'offrent cette joie mortelle et dégradante : l'Ivresse.

Pour se défendre d'une agression, beaucoup d'ouvriers sont mieux préparés. Les manœuvres parfois athlétiques auxquelles les astreint leur profession, les préparent à la lutte. Souvent ils ont un couteau qui, indispensable pour les repas qu'ils prennent « sur le pouce », devient une arme terrible entre leurs mains. Ils ont en outre un porte-respect indiscutable : le costume. A moins qu'il ne soit pris de boisson, il y a peu d'exemples qu'un solide terrassier à la démarche pesante et robuste, soit attaqué par des malfaiteurs. C'est un « costaud » disent-ils et, à moins d'être cinq ou six, ils ne s'y hasardent pas. Ces drôles se réservent pour le pauvre type, que son veston et son chapeau melon signalent comme un employé.

Ils se trompent quelquefois. Je connais un certain bureaucrate, capable d'en empoigner un pour assommer le restant de la douzaine. Il m'excusera de le nommer, c'est Jean François le Breton, le champion de force, poids et haltères. Voilà un monsieur en veston et chapeau melon que je leur conseille d'éviter.

En ce qui concerne les petits jeunes gens, inutile de vouloir jouer au spartiate avec les malfaiteurs, le mieux est encore de prendre sa course et de couvrir à toute vitesse 2 ou 300 mètres, en ligne droite, sans se préoccuper de la couleur des pavés. On a des jambes, c'est pour s'en servir. D'ailleurs, la course est un exercice excellent, très supérieur aux coups de couteau, dont ces messieurs nous accablent sans modération.

Défenses spéciales aux femmes.

Bien entendu nous restons dans le domaine des agressions nocturnes. Il ne faudrait pas employer les moyens indiqués dans ce chapitre,

au cours d'une discussion avec son épicier ou son concierge, on va s'en convaincre.

Une petite ouvrière n'a pas toujours l'argent suffisant pour acheter un revolver. Les rubans sont hors de prix, la poudre de riz est devenue inabordable pour les petites bourses et puis enfin, rieuses et charmantes dans la journée, elles n'ont peur que la nuit, unique moment des résolutions définitives. Or, tout le monde sait que les résolutions, surtout les définitives, sont prises uniquement pour être abandonnées. N'en parlons donc pas.

Mais toutes les petites ouvrières ont un parapluie, peuvent acheter un poinçon de brodeuse, à manche solide, pour trois ou quatre sous. Elles peuvent aussi, quand elles se sentent exposées tous les soirs, ou plutôt toutes les nuits, remplir un réticule ou un compartiment de leur réticule, avec la cendre du fourneau de leur cuisine, cela ne coûte rien.

Le bout du parapluie peut être projeté dans les yeux d'un maltaiteur, mais celui-ci peut aisément parer ce coup mal lancé.

Le poinçon est déjà bien plus sérieux.

A la jeune femme menacée, en dehors de ce que nous avons dit plus haut (sonner à une porte, crier au feu!) il permet de causer des blessures terribles à la figure, à la poitrine et surtout aux mains de l'agresseur. Il faut frapper, c'est-à-dire menacer et frapper dans le vide sans relâche, de façon à ce que l'homme ne sache à quel moment placer son attaque ou sa prise (voir fig. 19).

Pendant ce temps, les cris : de Au feu! Au feu! ininterrompus attirent du monde.

Pourquoi Au feu!...?

Je sais très bien que le lecteur a déjà souri en lisant ce conseil. Il me permettra de lui rappeler qu'au premier chapitre, j'ai écrit cette phrase : *tous les « trucs », qui souvent, malgré leur aspect humoristique et précisément, peut-être, par leur côté humoristique sont faciles à retenir.*

Raisonnons : Si vous criez : *au Voleur*! la nuit, à part les agents de police pour lesquels ces individus sont des relations très recher-

chées, personne ne vient. Si vous criez à l'assassin! c'est pire, tout le monde se sauve; exception faite toujours de ces braves gardiens de la paix, qui ne ratent pas une occasion de faire leur connaissance. Tandis que si vous criez : au feu! Chacun a peur pour soi, les fenêtres s'ouvrent comme par enchantement. — Où... Où, s'écrient les voix angoissées des gens qui ont peur pour leurs meubles — même des curieux surgissent des rues avoisinantes et presque toujours premiers, les agents de police, esclaves du devoir.

Les malfaiteurs, qui ont horreur de la bonne société, filent aussitôt comme des zèbres et souvent les agents surpris de voir ces gentlemen filer en sens contraire de tout le monde, les cueillent au passage.

Évidemment, tout d'abord, les policiers essoufflés, trouvent la blague mauvaise, mais devant le motif grave qui l'inspira, ils sont les premiers à en rire et à vous féliciter.

« *Les agents sont de braves gens* » dit la chanson.

Voilà pourquoi il faut crier *Au feu*!

Mais nous n'avons pas parlé de la cendre. Malgré cela, je suis certain que tout le monde a compris qu'à défaut d'une arme, d'un poinçon même qu'on ne peut acheter la nuit, quand on quitte une maison amie ; si le quartier est peu sûr, emporter de la cendre en quantité, vous permet d'aveugler deux ou trois agresseurs et de fuir. Leurs yeux sont dans un tel état, qu'on a tout le temps de les signaler et de les faire arrêter.

Dans le cas où n'osant porter un revolver, ou n'osant faire usage d'un poinçon, une femme désirerait adopter d'une façon continue ce genre de protection, je lui conseille de mêler presque par moitié du poivre à la cendre. Toutefois, deux parties de cendre et une de poivre constituent un mélange terrible. Il faut en avoir la valeur de cinq à six petites poignées.

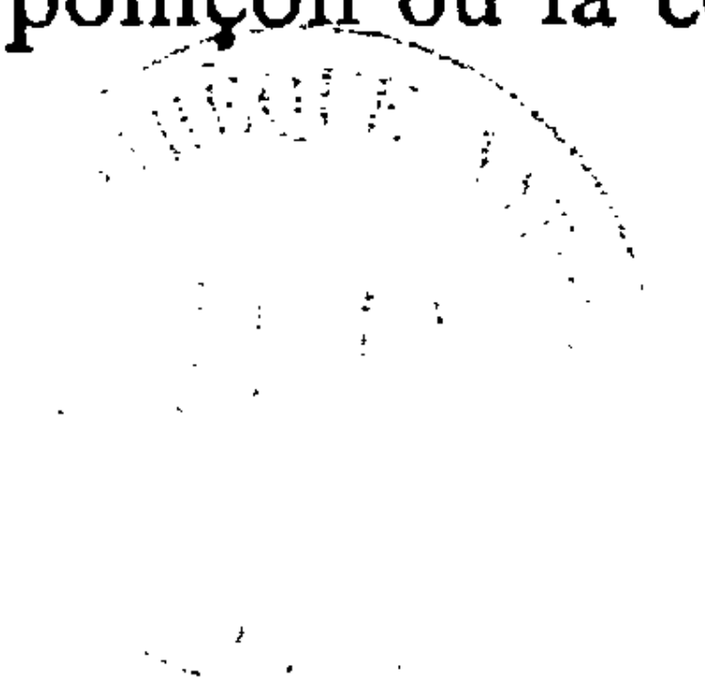
Une femme peureuse, habitant seule, peut avoir cette protection à sa portée chez elle, dans une coupe.

Dans l'ordre du poinçon de brodeuse, il y a aussi les ciseaux que possèdent toutes les couturières. Je ne suis pas fou de cette arme incom-

mode à tenir et dangereuse de ce fait pour celle qui l'emploie.

L'épingle à chapeau peut également rendre des services, mais peu solide, elle plie.

Pour nous résumer, l'arme des femmes qui n'osent porter le revolver ou le couteau (très adopté par des femmes qui... des femmes que... nous ne désignerons pas autrement) doit être à notre sens, le poinçon ou la cendre.



Le feu à la maison.

Voilà une occasion ou jamais de ne pas perdre la tête. On a presque toujours le temps d'échapper aux dangers d'un incendie et même de sauver les choses immédiatement indispensables.

J'ai eu l'occasion, étant très jeune, d'observer l'attitude de différentes personnes le jour d'un incendie. Le feu s'était déclaré dans l'immeuble voisin de celui que mes parents habitaient (j'avais dix ans). Je ne m'attarderai pas sur le cas d'une voisine, une Italienne, qui dès le début de la panique, se précipita dans notre escalier, malgré l'obscurité, dégringola et se brisa une jambe, sans préjudice d'autres contusions multiples. Elle avait accompli ce prodige en cinq secondes et en parcourant simplement vingt-

Fig. 22. — Voilà la position qu'occupe le promeneur de tout à l'heure. Il est maintenu, étranglé et dépouillé.

Fig. 23. — Mais le promeneur s'est retourné sur sa droite, il a roulé sur la gauche de l'agresseur et lui saisit la jambe.

deux marches, car elle s'évanouit sur le palier du cinquième étage (nous habitions le sixième). Puis, je vois encore un de nos voisins, comptable, qui un peu pâle, mais très calme, attendait les événements. Il était nu-pieds, en pantoufles, sa longue chemise de nuit hâtivement logée dans son pantalon et tout grelottant, tenait sous son bras une petite cassette de fer. Il expliquait, non sans une légitime fierté, que lui ne s'affolait jamais. Cette cassette contenait ses plus précieux papiers et sa POLICE D'ASSURANCE. Tout peut brûler déclarait mon calme voisin, je suis couvert par mon assurance.

Elle le couvrait insuffisamment d'ailleurs, car il éternua soudain. Moi aussi, je dois l'avouer. J'avais juste une chemise et malgré les glapissements de ma pauvre mère qui me cherchait partout, s'aveuglant de la lueur d'une lampe qu'elle tenait obstinément devant ses yeux, je me balladais de groupe en groupe, dans cette tenue, que des courants d'air rendaient encore plus illusoire. J'étais sans pudeur, me direz-vous? A cela je répondrai humblement : j'étais

terriblement curieux, intrigué, amusé : j'avais dix ans. A cet âge-là, dans l'obscurité, une aventure aussi prodigieusement rigolo et inattendue, vous fait oublier d'autant mieux la pudeur qu'on ne sait pas ce que c'est.

La dame du monsieur à la cassette de fer courut chez elle, abandonnant courageusement le palier, l'escalier, suprême salut et rapporta un vieux veston à son mari. On fut très vite rassuré, il ne s'agissait que d'un feu de cheminée aussitôt circonscrit. L'Italienne fut remontée avec sa jambe cassée, le monsieur à la cassette rentra chez lui, avec un rhume de cerveau et moi j'évitai ce mal désagréable, grâce à une énergique réaction, que ma petite mère m'administra sous la forme d'une magistrale fessée. J'ai raconté cette anecdote, pour en tirer une déduction utile, bien entendu, car le livre que j'écris est avant tout un livre grave.

Qu'aurait donc fait ce comptable, si l'incendie gagnant notre immeuble, il était parti dans cet équipage?

Il faut plaider très souvent avant de toucher

'indemnité consentie par les Compagnies d'as-
urance. La raison s'en trouve dans ce fait, que
a modicité des primes qu'elles exigent, en-
raînent les assurés à donner une valeur sou-
ent triple aux objets qu'ils possèdent. Avec
ustice, les Compagnies se renseignent lors d'un
inistre et le dupeur est toujours dupé. Bref,
otre comptable aurait été obligé ainsi que sa
emme de renouveler *immédiatement* à la con-
ection toute sa garde-robe, son linge et les
bjets de première nécessité. Dans ce cas, il
aut avoir des fonds disponibles et l'on est
abillé comme guenon et singe savants. Com-
ien il est plus simple, dès que véritablement la
atastrophe s'affirme, d'ouvrir la porte de chaque
rmoire et d'étendre devant ces meubles un
rap.

En 2 minutes on essuie (c'est le mot) tout ce
qui se trouve sur les planches et solidement on
noue le drap rempli d'objets par les quatre
coins. Même opération devant la penderie des
vêtements de monsieur et des robes de madame
(voir fig. 20). Cela fait déjà deux paquets. Il a

fallu dix minutes pour les faire et les apporter près de la fenêtre par laquelle on les jettera dans la rue, si trop lourds ou trop encombrants, on ne peut les descendre par l'escalier, surtout s'il est gagné par la fumée.

Nous allons en parler de cette fumée qui, dès les premières minutes, coupe la retraite aux locataires affolés.

Bref, supposons que l'incendie dévore tout. Évidemment, l'assurance ne vous rendra pas vos souvenirs et un tas de pauvres choses sans valeur que vous aimiez tant, mais dès le lendemain, logés dans un hôtel voisin, vous pourrez reprendre pied, car rien dans votre immédiat existence ne sera modifié. Un coup de fer aura rétabli l'élégance de vêtements faits pour vous, Madame aura son linge, ses robes, toutes choses qui sont les armes indispensables à la lutte, pour la vie des employés, des ouvriers, de tous ceux qui sont obligés d'avoir une tenue correcte dans l'emploi qui les fait vivre.

Les meubles peuvent se remplacer immédiatement. On peut louer un appartement à midi

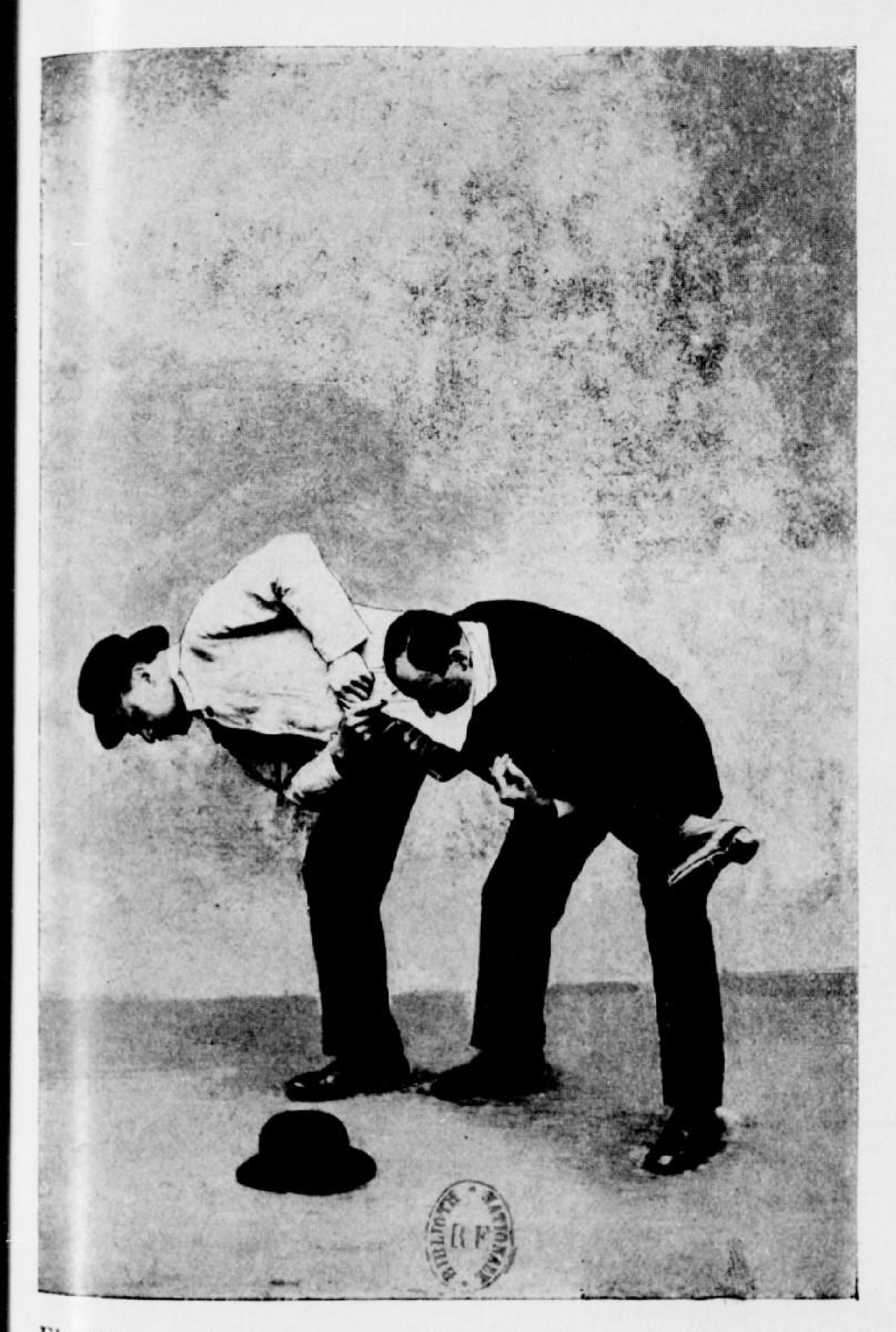


Fig. 24. — L'agresseur va basculer, quand l'agressé se redressera brutalement.

Fig. 25. — Une double gifle sous le nez fait reculer la tête de l'agresseur.

et le meublant en quelques heures, y coucher le soir.

Les vêtements et le linge sont donc les premières choses qu'il faut sauver. On en connaît le moyen expéditif et l'on sait que dix minutes de sang-froid (toujours évidemment), vous éviteront des semaines d'ennuis et des dépenses énormes.

Inutile d'ajouter que les matelas, les rideaux et les tentures, hâtivement arrachés et roulés en paquets, peuvent être sauvés de la même façon.

Je n'ose conseiller le même procédé pour les pendules et la vaisselle. Il faudra trouver autre chose.

Tout de même, plaisanterie à part, sauf précisement la vaiselle et les meubles, on sauve ainsi ce qui est le plus immédiatement utile.

La fumée.

C'est souvent ainsi et surtout par son odeur violente que l'incendie se signale aux locataires

d'un immeuble. Immédiatement, les portes s'ouvrent, des courants d'air s'établissent, cinq minutes plus tard l'escalier est impraticable.

Vivement les armoires, les paquets et hop! par la fenêtre.

Maintenant il faut sortir. Madame a peur, s'affole, Bébé — car souvent il y a un bébé — hurle de terreur en voyant sa maman et quelquefois son papa affolés, se tordant les bras.

Ce ne sont pas les bras qu'il faut tordre, mais des draps afin de bien faire pénétrer l'eau dans le tissu.

Eh oui, monsieur, il faut prendre les draps de votre lit, décrocher une bassine dans la cuisine, la remplir d'eau et y tremper vos draps. Ensuite, là, j'admets que vous voudrez bien suivre mon conseil et prier Madame d'en faire autant, vous enveloppez l'enfant dans le drap mouillé, Madame s'enveloppe également dans un autre également trempé. Vous, monsieur, dans un troisième, vous êtes le plus robuste. Vous portez l'enfant sans vous préoccuper de sa terreur et ayant noué le drap mouillé autour

de votre taille, et Madame en ayant fait autant, vous sortez de chez vous et à tâtons, tous les deux saisissant la rampe, vous descendez l'escalier.

Madame saisit la rampe d'une main, vous tenant de l'autre par un pli du drap et tous les deux vous encourageant de la parole, gardant le contact moral par la voix, vous descendez lentement. Des mots très simples : *Doucement... ne te presse pas... attention... nous sommes sur le palier... etc...* vous rassurent mutuellement.

La rampe, évidemment, vous sert de fil conducteur et sous ce suaire qui vous aveugle, mais qui trempé d'eau et par conséquent imperméable, ne laisse pas passer la fumée, vous gagnez le vestibule et enfin la rue.

J'ajouterai que le feu ne prend pas toujours au rez-de-chaussée, que d'autre part, on n'habite pas toujours au sixième étage, et qu'en général la fumée montant vers les étages supérieurs, on a tout au plus deux ou trois étages à descendre à travers la fumée.

Ce procédé est celui qu'il faut employer si l'on veut aller chercher quelqu'un, femme évanouie ou enfant dans un appartement rempli de fumée. En outre, quand on ne connaît pas les aîtres et que l'on doit chercher dans plusieurs pièces ou écouter d'où viennent les plaintes, il faut se jeter à plat ventre, la fumée étant bien moins épaisse près du sol, car on peut toujours craindre que ce moyen de fortune hâtivement préparé, le soit imparfaitement et laisse pénétrer de la fumée.

La fumée est toujours annonciatrice. Attendre pour partir est dangereux, car si le feu gagne l'escalier, cela devient très grave et à moins d'un sang-froid énorme et d'une certaine vigueur, jointe à de l'adresse, il faut s'en remettre aux pompiers, hommes admirables, dont le courage quelquefois surhumain est impuissant à éviter de douloureuses catastrophes, et dans lesquelles eux-mêmes laissent parfois leur vie.

Si le feu prend à l'étage supérieur à celui que l'on habite il suffit de prendre sa canne et

Fig. 26. — La double gifle est aussitôt suivie d'une double prise de jarrets et d'un coup de tête dans le ventre. L'agresseur va être jeté sur le sol.

Fig. 27. — Sur le dos à terre il est aisé de frapper l'agresseur, sur tous les points qui s'offrent à la détente des coups de pied.

son chapeau et d'aller faire un tour, c'est encore ce qu'il y a de plus pratique, après avoir sauvé son linge et ses vêtements. Mais si l'on est cerné, si brutal, effroyable comme il est par exemple dans les sinistres causés par l'inflammation des films cinématographiques, le feu vous barre le chemin, il faut tout aussitôt gagner le dernier étage, avec un fort cordage d'une douzaine de mètres.

Il faut l'avoir me direz-vous? Évidemment. Eh bien, ayez-le. On peut avoir douze mètres de bon cordage, gros comme le petit doigt, pour six francs. Ces six francs-là peuvent éviter la mort de plusieurs personnes, c'est de l'argent bien placé. Serait-il perdu, il représente deux parties de billard. On m'accordera que l'argent placé dans ces deux parties ne l'est guère mieux.

Muni de cette corde, pénétrant chez un locataire du dernier étage, dont l'appartement est mitoyen avec la maison voisine, vous jetez le bout de votre corde au voisin qui l'habite. Aussitôt il l'attache solidement à l'appui de sa

fenêtre. Cela fait, la personne qui veut se sauver par le chéneau et que le vertige entraînerait fatalement, enjambe l'appui, pendant que vous la maintenez contre la façade de la maison, en guindant votre corde, passée pour plus de sûreté dans un des motifs de l'appui de la fenêtre qu'elle quitte. Cette corde lui sert de *main courante* et la maintient contre la maison. Avec un peu de sang-froid, c'est-à-dire beaucoup de volonté, cette personne peut gagner la maison voisine. Dame, il ne faut pas s'évanouir en route, il faut aussi enjamber l'appui de la fenêtre.

J'avoue que cela n'est pas facile pour des personnes, que leur profession a toujours tenues éloignées de ce genre d'exercice. En tout cas c'est à tenter, si l'on ne veut pas se laisser griller. De plus, cette corde peut être utilement jetée à un pompier, grimpé sur le toit, qui certainement vous hissera si vous vous êtes attaché sous les bras.

Cette corde peut aussi vous permettre de descendre du monde par la fenêtre, à un étage

inférieur, dans le cas où vous seriez cerné dans votre propre appartement.

Douze mètres de cordage tiennent peu de place et peuvent rendre d'immenses services ; on vient de le voir.

Il est assez difficile de faire un nœud solide, dès qu'il s'agit d'attacher une corde autour du torse d'une personne (sous les bras). Je conseille de se procurer un cordage dont l'un des bouts forme une boucle, il suffit donc dans le cas où l'on veut attacher quelqu'un solidement, de passer le bout de la corde dans cette boucle. Cela est plus pratique, dans le cas où des femmes ou des jeunes filles auraient à exploiter ce moyen de sauvetage ; nouer un fort cordage est à peu près impossible pour les mains frêles d'une femme.

Causes d'incendie.

Les grands incendies ont souvent une source quasi ridicule. Avec un peu de sang-froid (toujours) et de la présence d'esprit, ceux-là

pourraient être évités par l'intervention de ceux chez lesquels ils prennent naissance.

Dès qu'un rideau prend feu, il faut l'arracher et le piétiner.

Dès qu'un objet s'enflamme, il faut aussitôt ouvrir la fenêtre, et après avoir crié pour prévenir, le jeter dans la rue.

Fermer le compteur à gaz est la première mesure à prendre dès qu'une fuite se produit et occasionne un foyer.

En aucun cas, il ne faut se sauver avant d'avoir tenté quelque chose.

Une personne environnée de flammes causées par une lampe à essence, doit être aussitôt enveloppée dans une première couverture puis dans une seconde s'il est nécessaire, afin d'étouffer l'incendie, etc...

Le coup du père François.

Le coup du père François est un des coups favoris au moyen duquel les malfaiteurs paralysent le passant attardé, afin de le dépouiller et quelquefois de le frapper à coups de couteau, s'il se débat. Il consiste pour ces individus à s'approcher silencieusement de leur victime par derrière et à lui jeter autour du cou, soit une corde soit un foulard et à le renverser sur leur dos en se retournant.

C'est généralement avec un foulard que ces individus opèrent ce genre d'attaque.

Leur procédé est toujours le même. Ils sont généralement plusieurs, jamais moins de deux. Celui qui doit porter l'attaque reste en arrière.

Les autres marchent ostensiblement à la hauteur ou même devant l'homme qu'ils vont attaquer.

Malgré leur air sinistre et peut-être précisément à cause de cet air sinistre, le passant ne les perd pas de vue, uniquement préoccupé d'observer leurs gestes.

Pendant ce temps, l'individu resté en arrière et généralement chaussé d'espadrilles qui amortissent absolument le bruit de ses pas, s'approche sur la pointe des pieds, tenant dans chacune de ses mains l'extrémité d'un foulard roulé en corde (voir fig. 21).

Soudain, alors qu'il n'est plus qu'à un pas du passant, il lui jette ce foulard autour du cou, le tire en arrière et se retournant sur lui-même, le charge sur son dos.

Le malheureux, ainsi saisi, se trouve suspendu par le cou et couché sur le dos incliné du bandit, ses pieds touchant à peine le sol du bout de leur pointe. En quelques secondes il est étouffé, autant par la pression du foulard sur sa gorge, que par l'émotion effroyable qu'il éprouve. Aussitôt, les autres individus se rapprochent, sautent sur leur victime et la dépouillent, tout en la frappant si ses gémissements ont

ance d'être entendus. Peu de gens échappent cette terrible strangulation dès qu'ils sont isis. C'est pourtant très facile. Il est même ssible de faire avorter cette prise, nous en parlerons tout à l'heure.

Admettons pour l'instant que rentrant tard ns la nuit, par un temps froid, vous marchez tête dans les épaules le col relevé, inattentif x bruits et plongé dans vos réflexions.

Tout à coup, vous vous sentez enlevé du sol, nversé et étranglé par un lien, qui soudain a ssé devant votre visage. Inutile de chercher, est un virtuose du « *coup du père François* » i vient d'opérer. Inutile aussi, de crier, de goter et de tenter d'arracher de votre gorge, lien qui vous étouffe. Ces efforts ne feront e vous fatiguer sans résultat et la pression érée sur la gorge amènera en quelques sendes (10 ou 15) la congestion qui aura raison éfinitivement de votre résistance et de vos les (voir fig. 22).

Dès que l'on se sent saisi, que les pieds ont u non quitté le sol, il faut se retourner

brutalement sur le côté exactement comme o le ferait dans son lit. Bien entendu, il faut mettre une énergie formidable.

Si le bandit vous a chargé sur son épaul gauche, « *ce que vous ne pouvez deviner* », faut vous retourner sur votre côté droit et s' vous a chargé sur l'épaule droite, c'est au con traire sur le côté gauche que vous devez vo jeter.

J'ai écrit plus haut : *ce que vous ne pouv deviner*. Voici pourquoi : Dans le cas où ce mou vement de rotation ne vous jette pas à côté d bandit, c'est que votre mouvement a été fait mauvais côté, il faut donc tout aussitôt vo retourner du côté opposé. Cette fois « *vou vous déchargez* » vous-même en raison du prin cipe suivant :

Supposons que l'homme, en faisant face e arrière, vous a chargé sur son épaule gauche il est évident qu'étant dos à dos, si vous roule sur la gauche, le lien qui vous étrangle, se bu sur son cou et vous fixe dans l'axe de son dos mais si vous roulez sur la droite, le lien roul

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Fig. 28. — Terrassé par son agresseur, l'homme qui est dessous le jette à côté de lui en arrachant l'oreille gauche de son vainqueur d'un instant.

ur sa gauche et ne trouvant pas d'obstacle lisse dans le vide. Or, puisque vous êtes au out de ce lien, l'homme vous reçoit avec une ecousse terrible au bout des bras, le long de a jambe gauche, au bas de laquelle vous ombez comme un paquet (voir fig. 23).

Mais si ce paquet a du sang-froid, et si le ouvement a été fait avec la violence voulue, l arrive juste dans la position favorable pour aisir l'agresseur par les jambes et le culbuter. l ne faut pas pour cela tenter de se relever, au ontraire. Il faut rester accroupi, le saisir aux arrets, porter la tête très à droite ou à gauche n de ne pas recevoir de coups de genoux ans la figure et l'arracher du sol. Là est le oment de se relever, car si vous tenez les mbes de l'individu assez haut, sa tête va apper le pavé (voir fig. 24).

Les malfaiteurs appellent ce coup spécial : AIRE AUX PATTES.

Une petite digression est nécessaire au sujet e ce coup qui somme toute n'a fait suite qu'à *l'esquive* » du « *coup du père François.* »

On peut avoir à se débarrasser directemen d'un individu, qui, menaçant, vous injurie e vous mettant son mufle sale sous le nez. C'est l moment le meilleur pour le « *faire aux pattes* »

Étant donné que pendant l'explication avec l drôle, vos deux mains se sont placées d'instin entre vous et lui ; bien ensemble, vous éleve brutalement ces deux mains dont les bouts de doigts (les ongles) viennent le frapper sous l nez, en le lui retroussant (voir fig. 25). D'u même temps, vous achevez le mouvement q consiste, vos mains ayant dépassé sa tête, à le abaisser derrière lui, en vous accroupissant e d'un coup sec tout en lui prenant les jarrets vous lui portez un coup de tête dans le ventre (voir fig. 26).

Si vous avez la précaution de ne pas lâche les jarrets, le chercheur de querelle va s'as sommer sur le sol.

Donc on l'a compris, non seulement ce mou vement de rotation permet d'esquiver le « *coup du père François* » mais il vous met en positio de culbuter l'agresseur.

Qu'advient-il ensuite, je l'ignore, mais en tout cas, le plus audacieux est démoli et le danger initial conjuré. Si l'on ne possède pas d'arme sur soi, le mieux est encore de hurler au feu ! ce qui augmente la stupeur des autres malfaiteurs. Se sauver en même temps est excellent et je doute fort que cette fuite, ces cris de Au feu ! et la défaite d'un de leurs acolytes, entraînent les malfaiteurs à persister dans leur projet.

Ensuite, quand on a eu la bonne fortune d'échapper à un semblable danger, il faut avoir la sagesse de se munir d'un revolver et de ne plus jamais le quitter. Une pareille leçon doit profiter, il nous semble.

Le coup du père François peut avorter.

Malgré le bon vouloir du malfaiteur, sa virtuosité peut être mise en défaut ; cela arrive aux meilleurs artistes.

Si par suite d'un hasard, d'un réflexe heureux ou de toute autre cause le foulard roulé a

été mal jeté et qu'on en sent le contact, avan d'être entraîné en arrière, il faut aussitôt s'ac croupir et se jeter en avant, exactement comm l'on se précipiterait, les mains en avant, pou saisir une balle qui roule ou un petit animal, un souris par exemple, qui fuit. L'homme ma équilibré, une de ses mains quelquefois entor-tillée au bout du foulard, est entraîné, il bascul par-dessus vous, lâche son foulard, préoccup surtout de reprendre son assise. Or, vous êtes admirablement placé pour vous redresser et l'aider à se relever, à grands coups de botte dans les côtes.

Fuir si possible et si on est rattrapé, se re-tourner et frapper à coups de pied dans les genoux des assaillants.

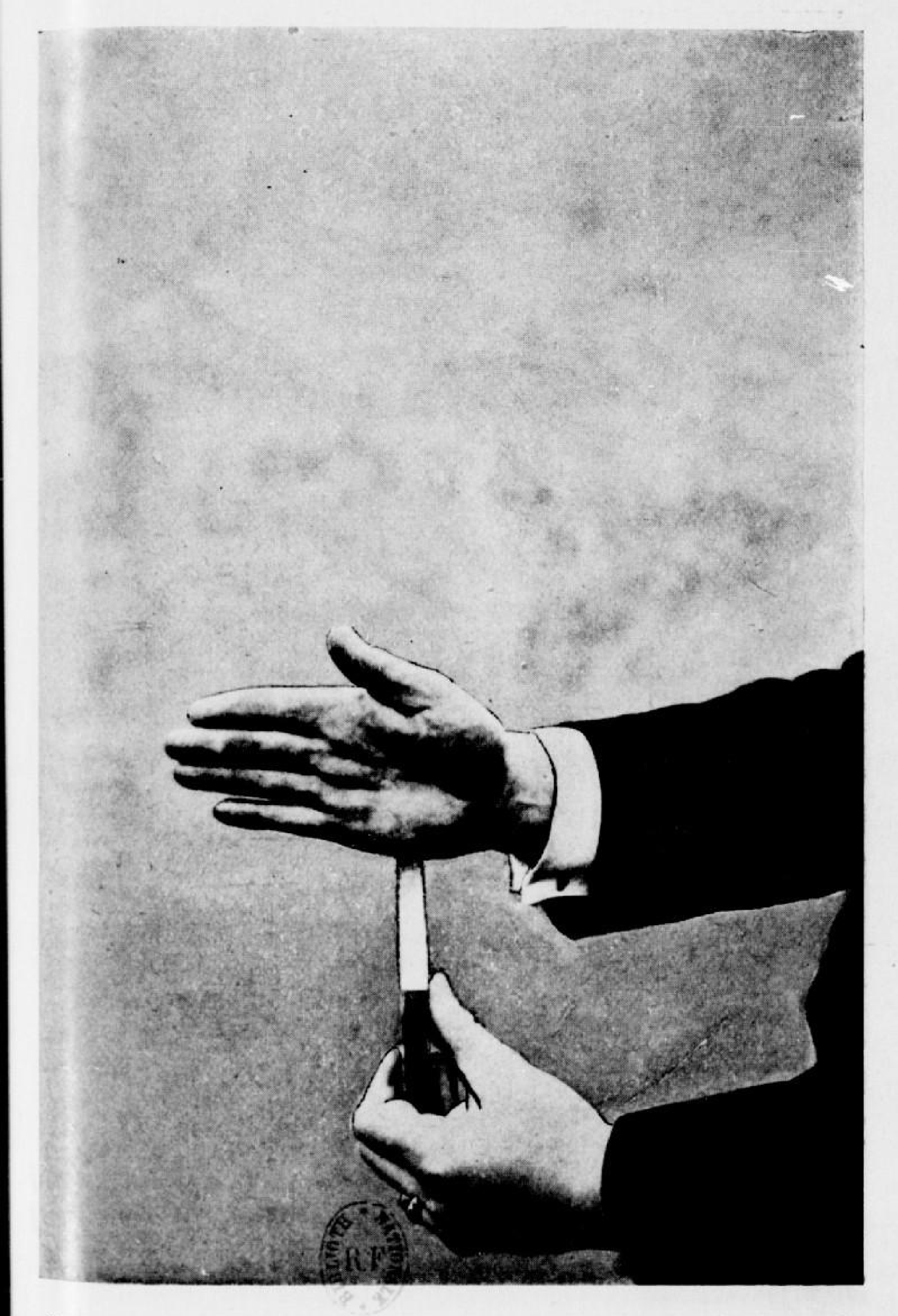


Fig. 30. — **Montrant la position et la partie de la main avec laquelle on doit frapper.**

Fig. 31. — Coup sur la nuque, un peu de côté, son action sur la carotide et la moelle épinière le rend très efficace.

Défense à terre.

Cette défense trouve sa place immédiatement après le chapitre précédent, car le lecteur n'a pas manqué de penser :

Il est extraordinaire ce Dubois, il vous conseille l'esquive du « coup du père François » admettons, puis de culbuter l'assaillant, hum !... ccordons-lui cela — enfin de se sauver en hurant au feu ! ce qui est excellent, j'en conviens, ais terriblement essoufflant pour un homme peu réparé à ce genre de comédie ; mais voilà que oulant nous faire rééditer le combat des Horaces t des Curiaces, il nous ordonne de nous retourer de temps à autre et de frapper l'assaillant à oups de pied... Vraiment, il exagère.

Évidemment, lecteur, vous avez raison, j'esère, et il faut espérer avec moi, que la terreur écuplera vos forces et vos facultés respiratoires,

cependant si vous ne le pouvez pas, il ne faut pas vous avouer vaincu. Et j'ajouterai même que dès le début de l'action, si toute votre force a été dépensée dans les mouvements de rotation nécessaires à échapper à la terrible prise du foulard, il ne faut pas hésiter à vous reposer un instant.

Là encore, lecteur, vous êtes surpris, n'est-ce pas ?

Vous reposer est une manière de m'exprimer un peu impropre, puisque deux ou trois malandrins sont debout autour de vous.

J'entends par là qu'il faut rester sur le dos e en pivotant sur vos reins et vos coudes, faire fac de tous les côtés à la fois et frapper des deu pieds à la fois l'adversaire qui tente de s'appro cher et de se jeter sur vous (voir fig. 27). Si pa malheur, l'un deux armé d'un couteau arrive à ses fins et est sur le point de tomber assis su vous ; aussitôt, avec une rapidité foudroyant roulez sur vous-même et sur le côté, plusieur tours, l'homme ne pourra utilement assure son assise et frapper.

Relevez-vous et tentez de fuir. Tout cela prend du temps, vos cris ne peuvent manquer d'attirer du monde, des agents notamment.

Les malfaiteurs actuels vont très vite et ne persistent pas devant l'échec, car ils savent très bien que les agents qui veillent ne sont pas loin. Quelquefois, ils attendent que les gardiens de la paix aient tourné le coin d'une rue, pour agir. Or si leur coup est manqué, ils fuient.

*
* *

En principe lorsque l'on est terrassé, on devrait immédiatement se rendre compte que l'on a les bras aussi longs que ceux de son adversaire. Si celui-ci, au lieu d'avoir à écarter les bras et les mains de l'homme terrassé, qui se défend comme il peut, était obligé de se défendre lui-même, il ne pourrait frapper. Or, dès qu'un homme est tombé sur le dos, il ne peut tomber plus bas, il est bien calé pour agir. Aussitôt que son agresseur se jette sur lui, au lieu de le repousser, il doit au contraire l'attirer vers lui et

dès qu'une des oreilles de l'agresseur est à sa portée, s'en saisir et l'arracher en la tortillant vers le dehors (voir fig. 28).

L'homme ainsi saisi « le premier » ne pense plus à frapper, il tombe du côté où l'effroyable traction l'entraîne et l'on peut se relever.

A son tour, il est dessous, la lutte change d'aspect.

*
* *

Autre moyen :

Admettons que l'agresseur vous a terrassé : il vous tient d'une main à la gorge et son bras raidi semble le mettre à l'abri de toute prise défensive. Erreur :

Pincez-le à l'intérieur du bras tendu, à la hauteur du biceps, c'est-à-dire à la partie du bras qui touche le corps. C'est peut-être le seul endroit où l'on ne puisse endurer un pinçon.

Aussitôt l'homme fléchit sur son bras, approche par conséquent sa tête de la vôtre, attirez-le alors et sans pitié arrachez-lui la ou les

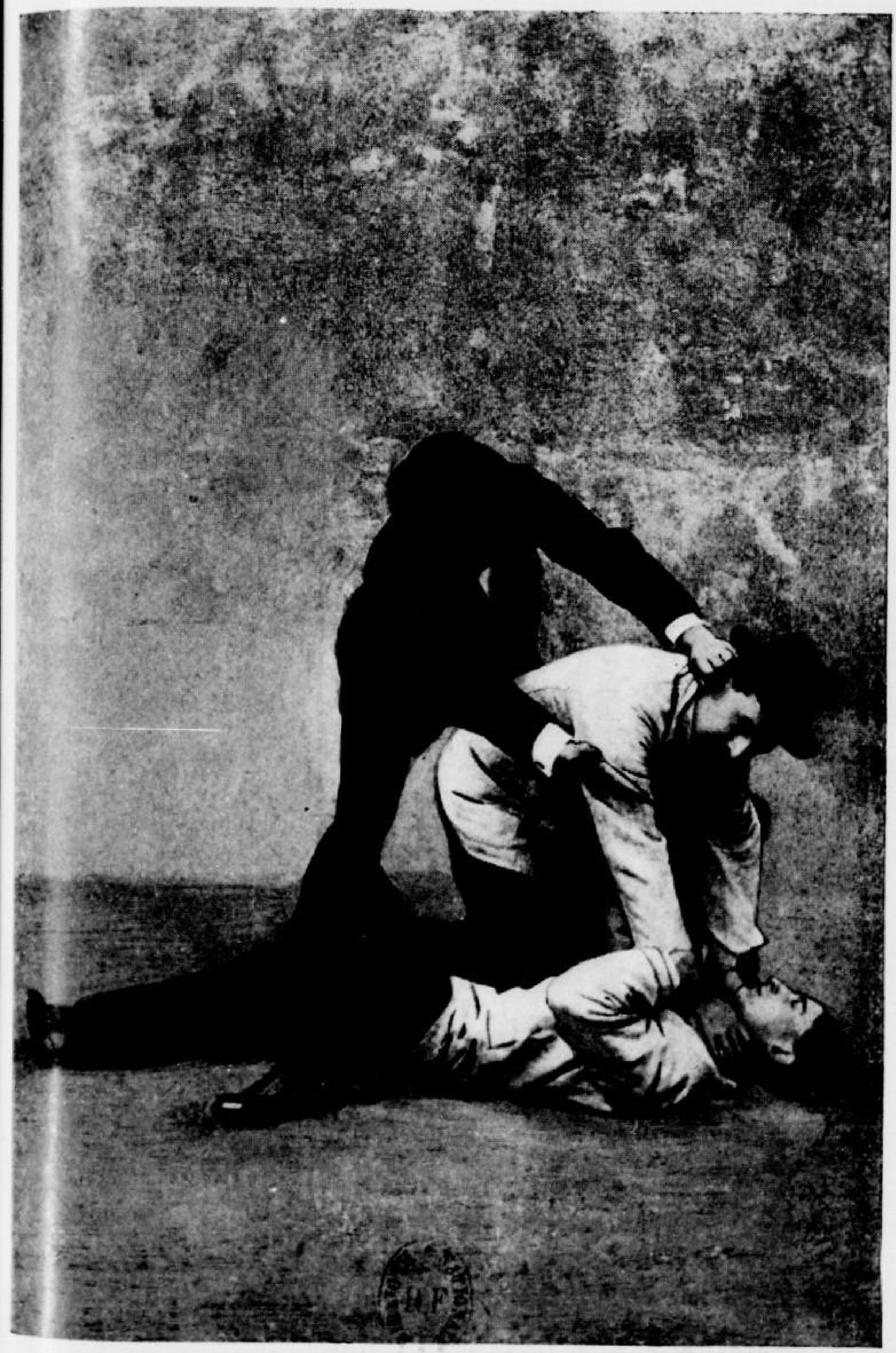


Fig. 32. — Coup sur le *triceps* paralysant l'extension du bras pendant quelques secondes.

Fig. 33. — Coup sur la pomme d'Adam, accompagné d'une action de l'ongle du pouce à la base du nez.

oreilles, une de préférence, car il roulera de ce côté.

Dans un court chapitre consacré au Jiu-Jitsu, c'est-à-dire aux quelques coups vraiment faciles à s'assimiler, nous reparlerons de la « *Défense à terre* ».

A propos du Jiu-Jitsu.

Ce qu'il est facile d'en retenir.

Le Jiu-Jitsu a été on le sait propagé à Paris par le professeur Régnier, qui pour la circonstance avait vaguement japonisé son nom dont il fit Ré-Nié. J'ai plaisir à rappeler que Régnier, un très bel athlète de 65 kilogrammes s'était avant cela, fait une très légitime réputation de lutteur poids léger, gagnant d'ailleurs le championnat de cette catégorie. A cette habileté il en joignit une autre, en allant à Londres étudier le *catch as catch can*, dont il fut l'un des premiers adeptes en France. Enfin, le premier, sous la direction de Myakie, l'extraordinaire Japonais, il s'assimila mieux que tous autres, ce qu'un latin peut s'assimiler de Jiu-Jitsu.

A l'époque où il lança ce sport à Paris, ce fut une levée de boucliers contre ce professeur.

Parmi ces boucliers se trouvait le mien et seul, parmi tous les protestataires, je me hasardai à combattre en une sorte de duel le protagoniste de ce sport.

Je dis duel, car tout était autorisé sauf : *mordre*; *crever les yeux et blesser le bas ventre*. Nous pouvions donc nous briser un membre ou nous étrangler, sans préjudice de certains coups frappés avec le « coupant de la main » encore plus dangereux.

Régnier se donna comme problème de me vaincre sans frapper et de me maîtriser par une des terribles « *clefs* » pratiquées par les « *Jiu-Jitsuans* ».

Je fus vaincu par l'une d'elles, le classique « arm-lock » (1). Malgré ma résistance désespérée, je dus céder, quand non seulement la douleur, mais aussi le craquement de mon articulation huméro-cubitale me prévint que j'étais irrémédiablement battu (voir fig. 29).

Notre combat fut implacable, mais loyal, et l'on saura tout le courage de mon adversaire,

(1) C'est une clef qui brise le bras.

quand j'aurai rappelé qu'il osa par la suite, porter un défi au colosse russe Pabdoubny, champion du monde de lutte.

Le géant pesait le double du poids de Régnier. Malgré son extraordinaire résistance et son habileté, le petit Français fut vaincu. Cette défaite-là est un bel exemple, car jamais, dans ma carrière d'homme de sport, je n'ai rencontré d'aussi invraisemblable audace chez un combattant.

Au Panthéon sportif, au tout premier rang, je place l'admirable athlète Ré-nié (puisqu'il a illustré ce pseudonyme curieux).

Mais être battu a toujours, pour moi, constitué un enseignement. A mon tour j'ai travaillé le Jiu-Jitsu assez sérieusement, pour en faire des applications analogues à celle qui me valut ma détaite. Nous allons donc étudier quelques coups exécutables, non pas au gymnase, mais dans les cas spéciaux d'une agression, soit que l'on veuille dégager un ami ou se défendre soi-même.

Au premier rang, je place les coups frappés avec le « taillant de la main ». Outre qu'ils se

portent avec plus de rapidité, ces coups sont plus douloureux à recevoir, que les coups de poing, parce que la surface de réception, est 1° plus étroite et 2° en conséquence, plus aisément choisie. Pour frapper vigoureusement de cette manière, il faut tenir la main ouverte très raide et les quatre doigts collés les uns contre les autres (voir fig. 30).

On peut s'entraîner à frapper ainsi en tapant sur une table, puis en plaçant en biais des petits morceaux de bois, portant par les deux bouts et en les brisant de cette façon, exactement comme l'on place un morceau de bois contre le mur pour le briser avec le pied.

On le voit, cet entraînement est peu compliqué et en très peu de temps la main acquiert une insensibilité qui permet de frapper avec une force considérable.

Pour dégager un ami aux prises avec un individu, qu'ils soient debout ou que l'ami soit terrassé, il faut se placer derrière et frapper les points suivants : sur le cou, à la base du crâne; sur le muscle trapèze (partie supérieure), c'est-

à-dire sur l'épaule juste entre le cou et l'extrémité de l'épaule; (voir fig. 31) sur le triceps du bras (voir fig. 32) qui maintient l'ami et est par conséquent allongé, sur le côté, à la base du dos juste sous les fausses côtes.

On remarquera que tous ces coups frappent par derrière. Évidemment, puisque la face de l'agresseur est masquée par l'ami que l'on veut défendre.

Supposons que l'on ait à se défendre soi-même, en dehors des coups indiqués ci-dessus et qu'au cours de la lutte on peut avoir l'occasion de donner lors d'un déplacement, voici les coups qu'il faut porter sur la face antérieure de l'agresseur :

Au sommet du nez; sur le menton de haut en bas et vers l'adversaire; sur les côtés du cou (exactement sur la partie moyenne du muscle *sterno-cleïdo-mastoïdien*); sur la pomme d'Adam (voir fig. 33); au creux de l'estomac; sur la face interne de la cuisse (exactement sur le trajet du muscle *grand couturier*); sur le sommet de la rotule.

En ce qui concerne le nez, il y a une défense qui fait lâcher prise, au plus robuste athlète qui soit. Il faut lui enfoncer l'ongle du pouce (le poing étant contracté pour que ce doigt ne plie pas) à la base du nez (voir fig. 34), au sommet de la lèvre supérieure et en poussant de bas en haut. L'étreinte de l'homme ainsi repoussé se desserre aussitôt.

On peut se rendre compte de l'effroyable douleur que cause cette défense en l'exécutant sur soi-même, doucement et progressivement.

En ce qui concerne les prises, elles sont très difficiles, demandent un entraînement particulier et leur développement technique dépasse le cadre de ce livre. Cependant, il suffit de se rappeler que le Jiu-Jitsu a pour base le retournement des articulations (voir fig. 35 un exemple tout particulier), ou dans certains cas la flexion exagérée de ces mêmes articulations.

Arrêtons-nous un instant au retournement des articulations.

Dès que vous êtes aux prises avec un agres-

seur, ce qu'il y a de plus à redouter, ce sont ses mains.

C'est avec ses mains qu'il vous saisit, qu'il vous maintient et même au besoin qu'il vous étrangle.

N'ayez donc qu'un objectif, ses mains. Dirigez toute votre attention sur elles, l'action de vos deux propres mains sur une seule des siennes.

Saisissez-en une, puis un *seul doigt* et *retournez-le en arrière complètement*.

Avec un peu d'attention, de décision et de sang-froid (évidemment, toujours la même base) un homme ordinaire, une femme même peuvent triompher d'un agresseur robuste (voir fig. 36).

Et c'est tout, car vouloir enseigner « pratiquement » le Jiu-Jitsu avec un livre est impossible. Une « prise », une « clef », sont faites de détails multiples, qui se modifient à l'infini suivant la position, la taille et la force des adversaires.

Nous avons dit tout à l'heure *flexion exagérée des articulations*.

Fig. 34. — Un homme vous a saisi par les oreilles. Résistez quelques secondes à la douleur et crevez-lui un œil tout en lui enfonçant l'ongle du pouce à la base du nez, il lâchera.

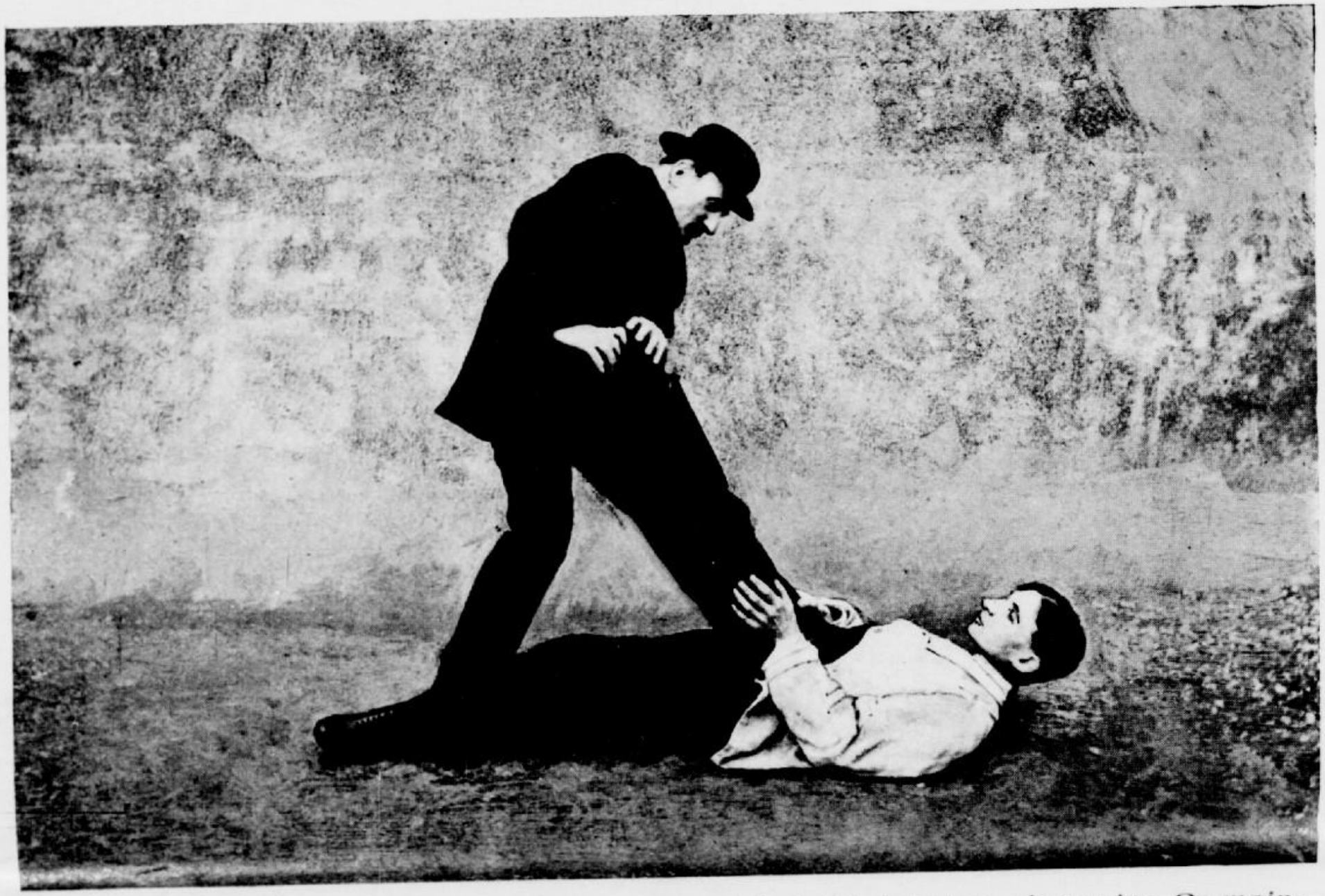


Fig. 35. — Au cours d'une bataille on peut saisir le pied de son adversaire. On maintient l'allongement de sa jambe en lui appuyant le pied sur le bas-ventre et s'il résiste.

Je vais en indiquer une seule, la plus pratique, car elle peut tout à la fois servir à dégager un ami terrassé, en immobilisant du même coup son agresseur et à maintenir l'individu terrassé qui se retourne pour se dégager et s'échapper.

Admettons le premier cas, un individu est à cheval sur un de vos amis, vous voulez dégager ce dernier.

1° Vous saisissez l'agresseur par le bas de son pantalon à la partie placée immédiatement au-dessus du talon;

2° Vous ramenez son talon brutalement vers ses fesses, en le maintenant de la main restée libre par le collet de son habit (voir fig. 37).

L'homme culbute en avant et lâche sa prise. Aussitôt que votre ami s'est dégagé comme il a pu, vous vous jetez sur la jambe pliée en pesant de tout votre poids, c'est-à-dire en maintenant le pied de l'homme contre sa fesse. La douleur est effroyable, surtout si l'homme a le mollet assez fort.

On peut se rendre compte de l'effet de cette prise en l'essayant prudemment, c'est-à-dire en

tirant doucement et surtout en ne pesant pas de tout son poids sur la jambe de la personne qui se prête à l'expérience.

Outre que cette flexion exagérée est douloureuse, on s'exposerait à causer un arrachement du ligament *sous-rotulien*, ou du tendon du *triceps fémoral*.

On a donc compris que si l'on a terrassé un individu, s'il se retourne sur le ventre pour se dégager, il suffit de se retourner et de saisir le bas du pantalon de celle des jambes qui, s'agitant, est le plus à portée de la main.

On tire à soi le pied et dès que la jambe est pliée on s'assied sur le pied. L'homme est vaincu (voir fig. 38).

Dans la position sur le ventre, l'homme terrassé s'expose au terrible neck-lock (1) des Japonais :

Voici son exécution :

Dès que l'homme que vous avez terrassé et sur lequel vous êtes accroupi se retourne, tout en restant assis sur ses reins, (par conséquent),

(1) Coup qui rompt le cou.

vous saisissez son front à deux mains et vous tirez en arrière et en tournant la tête de l'homme sur le côté. Si le coup est brutal *on peut tuer l'adversaire* (voir fig. 39).

C'est donc lentement qu'il faut l'indiquer et le maintenir, de façon à ce que la douleur qu'il produit dégoûte l'homme de reprendre la lutte.

*
* *

Je ne puis cependant passer sous silence une *prise de jambe,* qu'un homme tombé peut placer à la volée sur l'agresseur qui se prépare à se jeter sur lui.

J'admets qu'un coup de poing ou un coup de tête vous ont jeté sur le sol. A mon sens, il faut toujours y rester quelques secondes, cela donne le temps de réfléchir.

1° Placez-vous aussitôt sur le côté droit en vous supportant sur le coude droit, tendez la jambe gauche à la hauteur des genoux de l'agresseur, et raccourcissez la jambe droite.

2° Dès que l'homme marche pour se jeter

sur vous, laissez-le s'approcher et, d'un même temps, recevez son genou sur la semelle de votre pied gauche, en tendant la jambe et accrochez-le derrière le talon de cette même jambe, avec le dessus de votre pied droit, formant crochet (voir fig. 40).

Bien réussi, ce coup jette l'homme sur le sol. A ce moment, d'un bond relevez-vous et agissez.

C'est-à-dire sauvez-vous ou sautez dessus. Les deux méthodes ont du bon. Je préfère la seconde, et je crois devoir la conseiller, car la fuite n'est pas toujours le salut, elle essouffle et donne un regain de confiance à l'agresseur. Cependant s'il a un couteau, il vaut mieux fuir. Si l'agression se produit la nuit, nous avons indiqué le moyen d'attirer du monde. Si elle a lieu dans le jour, vous trouverez toujours une chaise en route à la terrasse d'un café ou d'un bar.

Une chaise? Oui, c'est-à-dire une arme terrible, contre laquelle le couteau n'existe pas.

Fig. 36. — A dessein, j'ai fait exécuter cette désarticulation du doigt par ma fille, afin de frapper l'imagination des femmes, qui par ce moyen peuvent aisément vaincre un homme. Ici, c'est l'index qui est retourné.

Fig. 37. — L'homme saisi par le bas de son pantalon et maintenu par le collet de son veston, bascule et va s'écraser la face sur le sol.

L'emploi de la chaise.

Il faut être un hercule pour se servir d'une chaise comme d'une massue. Êtes-vous un hercule, lecteur?... Peut-être. Tous mes compliments. Mais votre femme n'est pas une athlète, votre fils, votre frère, vos amis n'ont pas votre force.

Alors, saisissez la chaise (voir la gravure) par le siège que vous appuyez contre votre poitrine, en maintenant le dossier en dehors, à droite si vous êtes droitier; par conséquent les quatre pieds en avant et courez sur votre agresseur, que vous frappez en plein torse et dans la tête avec les pieds de la chaise, en projetant les bras en avant (voir fig. 41).

Vos bras ont la longueur de ceux du bandit qui vous poursuit, mais les pieds de la chaise

sont plus longs que son couteau, outre cela, ils sont quatre frappant sans arrêt et à coup sûr.

Je pose en fait qu'un homme décidé, assez robuste, peut par ce moyen s'ouvrir un passage à travers un groupe d'individus, à la condition de fondre sur eux avec furie.

Une femme, si elle l'osait, car elles sont toutes pénétrées de leur faiblesse, pourrait résister victorieusement à un malfaiteur par ce moyen.

Cheval emporté.

Beaucoup d'hommes courageux se jettent imprudemment à la tête d'un cheval emporté. Ils saisissent à deux mains, naseaux et brides et se laissent traîner.

Si par malheur, le cheval s'abat, il tombe sur le sauveteur, bien heureux si le brancard de la voiture à laquelle le cheval est attelé, ne lui crève pas la poïtrine.

Il faut toujours se ménager une retraite quand on se livre à un acte semblable, car même sans s'abattre, le cheval qui vous traîne peut très bien s'aller jeter sur un autre attelage, sur un arbre, un bec de gaz ou un mur.

Par conséquent la majorité des hommes étant droitiers (1) il faut avant tout joindre l'attelage,

(1) Les gauchers renverseront ma proposition.

prendre sa vitesse et se l'assimiler étroitement en saisissant le brancard de la main gauche, à peu près au niveau du garrot du cheval. Puis de la droite, saisir les naseaux de l'animal et tirer tout en courant, en se renversant en arrière et en prenant un point d'appui sur la main gauche cramponnée au brancard.

Le cheval à moins d'être très vigoureux, baisse le nez et tourne légèrement la tête, ce qui le gêne. En tout cas, on court A CÔTÉ et si l'animal vous entraîne vers un obstacle où fatalement vous devez vous broyer, il faut tout lâcher, le cheval s'assomme seul.

Se jeter à la tête du cheval sans cette précaution est s'exposer au plus épouvantable des accidents ; or, s'il est bien d'être courageux, il faut au moins mettre le plus de chances de son côté.

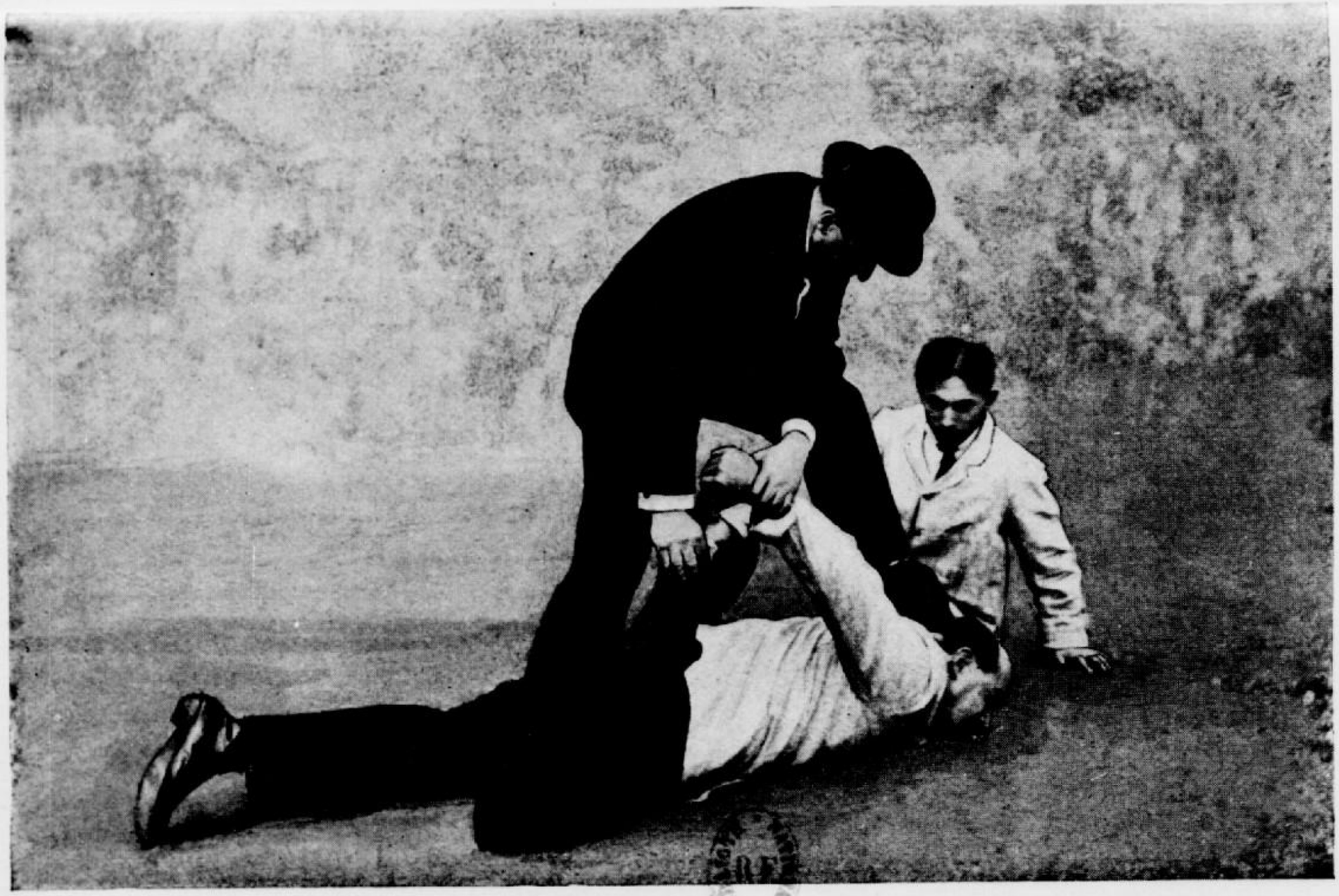


Fig. 38. — Saisi par le pied, la jambe repliée en arrière, le bras renversé également en arrière, l'agresseur est maintenu par le pied qui lui écrase la nuque.

Fig. 39. — L'homme terrassé s'est retourné sur le ventre. Renversez-lui la tête en arrière tout en la tournant sur le côté. Il sera hors de combat en 5 secondes.

Dans un jardin, le soir.

On peut être surpris le soir à l'improviste, dans son jardin, alors qu'après le repas on rêve à moins qu'on ne lise à la lueur d'une lampe.

Soudain, un ou deux individus qui se sont approchés à pas de loup, apparaissent et ayant eu tout le temps de vous observer dans la pleine lumière, savent que vous n'avez pas d'arme sous la main.

La fuite est impossible, l'un d'eux même est menaçant, il a son couteau tout ouvert à la main.

Crier est inutile, illusoire, personne ne viendra. En tout cas, ils auront le temps de frapper et de fuir après vous avoir arraché la montre et le peu de monnaie que vous avez dans les goussets de votre gilet.

Pauvres malfaiteurs ! ils sont perdus. Gardant votre sang-froid, vous vous dressez, vous saisissez la lampe et toute allumée, vous la jetez à la face du malfaiteur.

Du même coup, vous vous échappez car mieux qu'eux, vous connaissez votre jardin. L'obscurité ne vous gêne pas, vous courez chez vous, et allez droit à l'endroit où se trouve votre revolver (je suppose que seul à la campagne, vous possédez cette arme). ***Sans lumière,*** vous revenez vers la porte qui donne sur votre jardin, le bruit des pas des individus égarés qui cherchent l'issue vous guide et vous tirez « au jugé » (1). Vous êtes sauvé, peut-être atteindrez-vous votre agresseur, en tout cas l'alarme est donnée. On vient de toutes parts, les gens sont armés, etc...

Et tout cela résulte du geste initial.

Il ne faut pas perdre de vue que si cette lampe est à l'essence, elle peut parfaitement

(1) A la condition que des voisins n'accourent pas ou ne soient pas dans le jardin voisin. Ils pourraient être atteints.

enflammer son contenu répandu sur le malfaiteur.

Ne serait-on éclairé qu'avec une bougie, le projectile allumé stupéfie l'agresseur et l'obscurité consécutive lui enlève tous ses moyens de nuire.

Le calvaire du cambrioleur.

Encore qu'empreint d'une allure comique, le moyen suivant peut le cas échéant rendre d'utiles services aux personnes, les femmes surtout, qui n'oseraient faire usage d'une arme à feu.

*
* *

Nous sommes à la campagne et nous habitons une maisonnette isolée. Deux pièces en bas et deux pièces au premier auxquelles on accède par un escalier droit de vingt-cinq marches. Nous sommes un ménage de jeunes gens, nous avons un sommeil (qu'hélas! l'auteur n'a plus) et nous avons une peur terrible d'être surpris au milieu d'un beau rêve par de vilains bons-hommes, que nous avons vu rôder cet après-midi.

Nous avons bien un petit revolver mais sapristi, c'est justement aujourd'hui que nous pourrons en avoir besoin, que nous songeons seulement à en essayer le fonctionnement. Dame on le cache, car notre brigand de petit garçon pourrait se blesser avec.

Ce que Madame n'avoue pas, c'est qu'elle a une peur atroce de cette arme, et qu'elle pousse des cris d'orfraie dès que son époux veut seulement y toucher.

Voici un moyen non seulement d'être avertis si les malfaiteurs grimpent l'escalier, mais aussi de les dégoûter du métier pour un moment :

1° Entortiller la rampe de l'escalier d'une torsade de ronde artificielle (1) ;

2° En partant du bas, placer sur la 7e, la 12e, la 16e et la 20e marche, une planche de la dimension de cette marche, planche sous laquelle on place 4 ou 5 billes empruntées au petit garçon. Supposez qu'un malfaiteur veuille monter

(1) La ronce artificielle est un fil de fer double roulé sur lui-même dans lequel on a fixé tous les dix centimètres une boucle du même fil dont les deux pointes dépassent. Très connue à la campagne pour les clôtures.

cet escalier la nuit, d'instinct et sans comprendre, il lâche la rampe que tout d'abord, il avait saisie, car la ronce lui griffe les doigts.

— Singulière rampe, se dit le brave garçon. Tout de même, le devoir professionnel reprenant le dessus, il continue l'ascension sur la pointe des pieds, car ces gens-là évitent toujours autant que possible de réveiller le client.

Fatalement, il pose le pied sur la 7e marche, la première de celles qui sont garnies « du roulement à billes » si j'ose m'exprimer ainsi.

Prenant point d'appui sur celle-là, il tente de monter plus haut, enjambe... Patatras ! la planche roule, l'homme dégringole avec un bruit effroyable et les billes font un multiple toc toc toc toc en descendant les marches qui ajoute au comique de la situation.

Si l'homme a tenté de se rattraper à la rampe, la ronce artificielle lui déchire les mains.

Or, après cette marche-là, il y en 3 autres semblables ; il faut avouer que c'est à dégoûter du métier, le cambrioleur le plus convaincu de la sainteté de sa mission.

J'espère que tout ce bruit nous a réveillés et que Madame, toute peureuse qu'elle soit de l'usage des armes à feu, ne s'opposera pas cette fois à ce que son cher mari touche au revolver.

Nota Bene : Ne pas oublier le lendemain matin de relever les planches, au cas possible ou aucun malfaiteur ne serait venu, car toute la famille descendrait l'escalier sur... les reins.

A la campagne.

On est souvent volé à la campagne et le plus souvent, on n'ose porter les soupçons sur des voisins, cependant d'allure douteuse, que le hasard vous a donnés pour un été ou une saison.

Je parle, non pas de grandes propriétés défendues ou gardées par un domestique nombreux, mais des villégiatures modestes, les petits coins de verdure, ou ceux que leur labeur attache comme des forçats à la grande ville, vont un peu l'été, respirer.

Humbles petites cabanes égayées de quelques carrés d'illusoires plantations, de quelques pommiers et toujours agrémentées d'un poulailler et d'une lapinière, ce qui permet à Madame de se donner pendant trois mois des airs de fermière.

Fig. 40. — Exécuté brutalement (voir le texte), ce coup jette l'homme à terre et peut lui déboîter le genou.

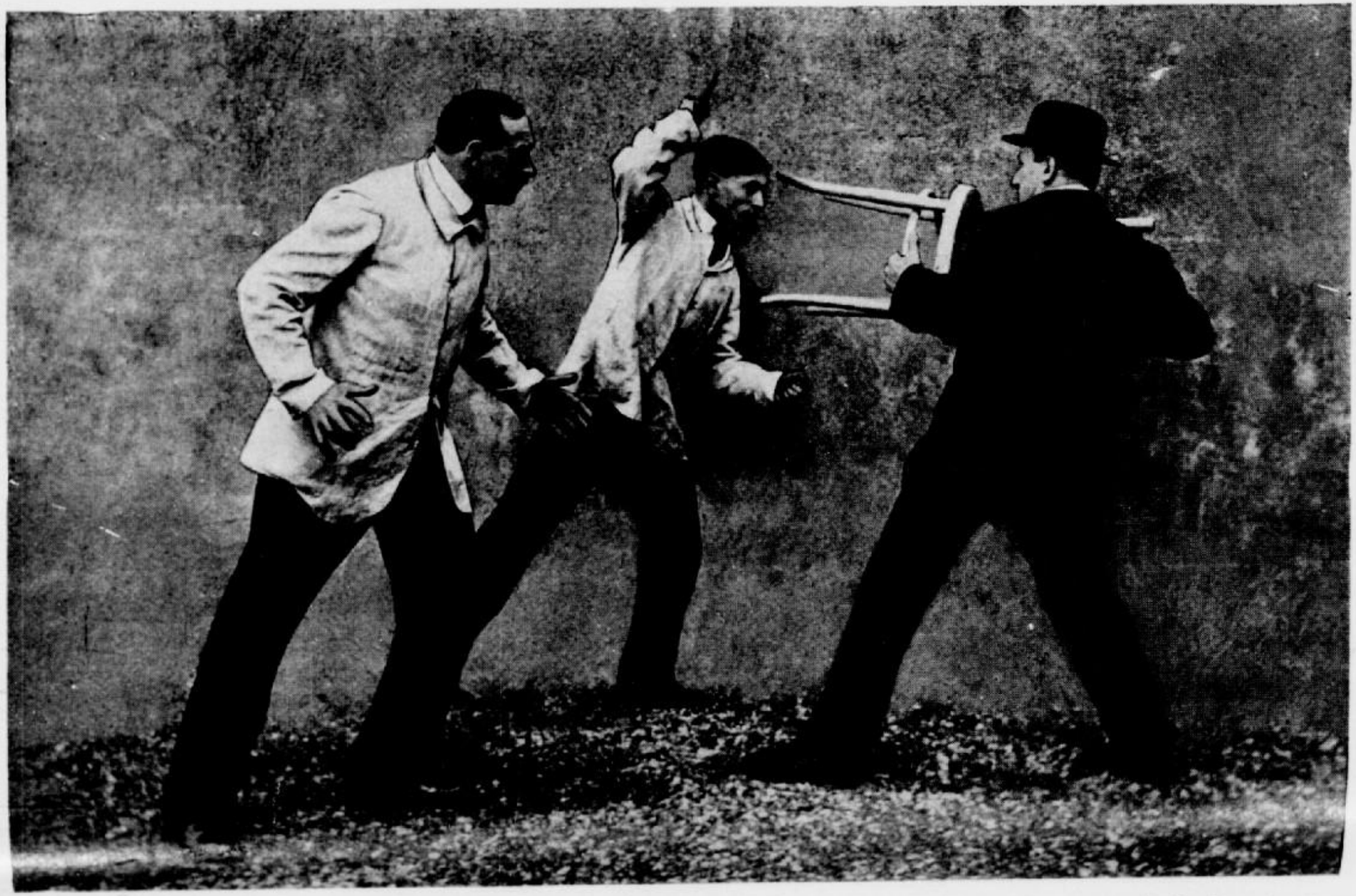


Fig. 41. — On peut à coup de chaise démolir plusieurs adversaires. Frapper à la hauteur

Une catastrophe fond tout à coup sur ces petits nids de verdure. On a chipé les poules, subtilisé les six lapins. Des fois, le larcin ne prend pas ces lamentables proportions, le filou, quand il est du patelin, procède par rapts plus mesurés. Il ne prend qu'une bête à la fois, au fur et à mesure de ses besoins, laissant au propriétaire la joie de nourrir les volailles qu'il choisira à son heure.

Les deux moyens, que je vais indiquer, permettent de découvrir l'auteur des larcins. Ils peuvent également servir en des cas bien plus graves.

Le premier consiste à faire l'emplète d'un tube de bleu de Prusse de 40 ou 50 centimes. On trouve ces tubes chez tous les marchands qui fournissent les artistes-peintres.

Le soir, on enduit avec ce bleu tous les boutons des verrous ou des loquets qui ferment les portes des poulaillers; également celui du verrou qui ferme la petite porte du jardinet. L'individu qui vient la nuit ne manque pas de s'en fourrer plein les doigts. Le bleu de Prusse

foisonne énormément, l'homme se lave les mains, mais malgré tout, elles restent un peu tachées et le lendemain, si de très bonne heure, le volé fait un tour du côté de l'habitation de celui qu'il soupçonne, il n'a aucun doute, car son voisin a les doigts *bleu de ciel intense.*

Voici un autre procédé beaucoup plus efficace surtout pour l'intérieur des habitations : par exemple lorsque l'on soupçonne un domestique ou un employé de fouiller dans un meuble, dans une caisse, ou de s'introduire dans une pièce dont l'accès lui est défendu pour y dérober un objet quelconque. Il consiste à se servir de la couleur d'aniline en poudre (verte).

Sous un petit volume, elle produit une très grande quantité de couleur, très difficile à faire disparaître.

Toutefois, il est nécessaire que cette poudre soit mouillée.

Un exemple :

Un employé indélicat fouille dans une caisse. Un jour de pluie, alors que ses chaussures sont fatalement très humides, vous laissez la porte

de votre bureau ouverte et vous sortez en déclarant ostensiblement que vous allez dans un endroit assez éloigné. Votre filou ne manque pas de profiter de cette occasion inespérée. Avec rapidité, il s'approche du tiroir qui l'intéresse, en tourne la clef et prélève ce qu'il peut dans ce tiroir. A vous de n'y laisser que de la petite monnaie.

Mais auparavant, vous avez enduit de colle de de gomme épaisse l'anneau de la clef, par un léger frottis et vous avez appuyé cet anneau de la clef sur la poudre d'aniline. A peine une poussière légère ternit-elle le métal. De plus, vous avez saupoudré avec ce même produit, le mètre carré de parquet placé devant le tiroir.

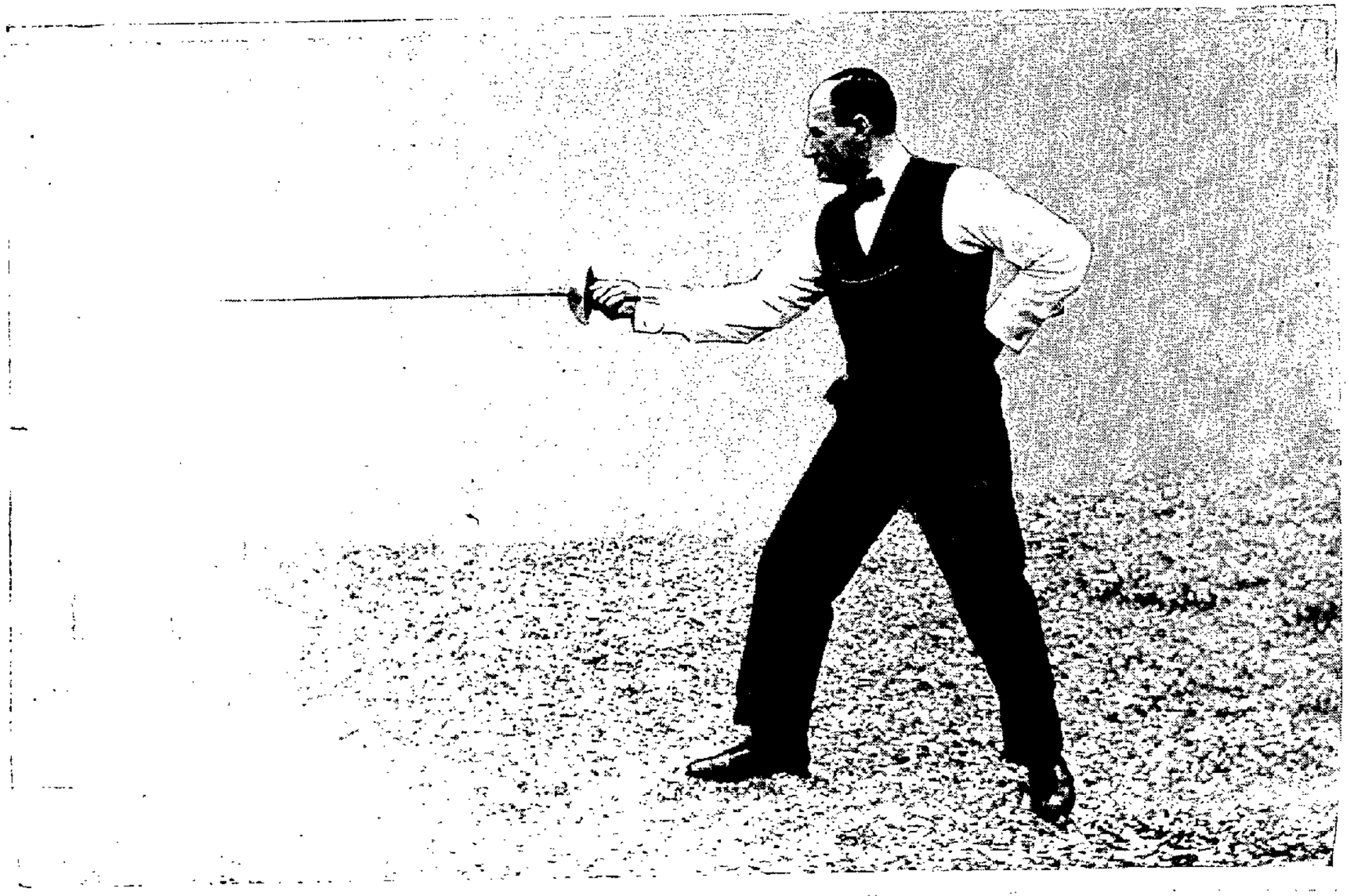
1° Le filou s'enduit le *pouce*, l'*index* et le *médius* d'un peu de poudre.

2° Il en ramasse avec ses semelles.

Cinq minutes après vous revenez. L'homme a léché ses doigts légèrement poissés. Ses lèvres sont vertes, ses doigts sont verts, ses semelles humides, si vous les lui faites poser

ou essuyer sur un torchon propre le maculent de vert. Vous êtes fixé, l'homme est confondu. Un peu de poudre presque invisible vous a livré l'homme indélicat, qui faisait peser des soupçons sur des innocents.

Fig. 42 et 43. — A gauche, une jeune fille, sans autre défense qu'un rouleau de papier à la main, de la musique peut-être..., facile à dépouiller de sa fourrure, de son sac. Erreur ! c'est un formidable couteau catalan qu'elle tient avec une négligence affectée.



L'incendie au Théâtre, au Concert, au Cinéma.

Peut-on imaginer une pire catastrophe qu'un incendie dans un théâtre?

Seuls, je crois, les accidents dans les mines ou les naufrages peuvent leur être comparables. Je ne m'arrête pas aux tremblements de terre, heureusement peu fréquents, sans cela nous serions obligés de remonter au déluge pour fixer le record des cataclysmes.

Si j'ai pu, dans beaucoup de cas donner des indications de coups, de trucs, ou de procédés dont j'ai vérifié en grande partie la certitude d'exécution, j'avoue n'avoir jamais assisté à un incendie dans un théâtre.

Mais vivant dans le milieu théâtral, dans les coulisses, j'ai eu l'occasion de réfléchir à ce

drame et d'en parler avec des gens du théâtre et notamment avec les pompiers qui assurent le service contre l'incendie.

Tous sont unanimes : la plupart des victimes meurent étouffées dans les couloirs, dans les escaliers, où elles se sont précipitées, au mépris de la plus élémentaire prudence. De fréquents exemples ont démontré qu'il n'y a pas grande hésitation à attendre de son semblable en pareille occasion. Les plus forts renversent les plus faibles, les femmes, les enfants sont piétinés sans pitié et l'on assiste à des spectacles dont la sauvagerie et la cruauté rabaissent l'homme moderne au niveau des primates.

Épiloguer ne sert à rien.

Loin de repousser de sa pensée semblable éventualité, il faut au contraire l'envisager froidement, puisque tous, nous allons au théâtre et que nous y emmenons nos femmes et nos enfants.

Écartons systématiquement le cas où nous sommes placés au parterre, dernier rang, près de la sortie, puisque tous nos efforts tendent au

contraire à obtenir de bonnes places près de l'orchestre.

Pour la même raison, si nous sommes au balcon (1re, 2e ou 3e rang) supposons que nous sommes à peu près dans le milieu. Dans ce cas, nous sommes donc séparés de la première issue accessible, par une centaine de personnes au bas mot.

Dès la panique, tout le monde se rue vers cette porte. Toutes les autres portes subissant le même assaut, les couloirs sont aussitôt bondés et les escaliers jonchés de corps renversés. C'est donc courir à une mort certaine, que de se joindre aux fuyards.

Y entraîner sa femme et ses enfants est une folie criminelle car ils sont voués à l'étouffement.

Tout compte fait, si je me trouvais pris dans semblable aventure, voici ce que je ferais :

Afin d'éviter la ruée des spectateurs, je me coucherais à plat ventre devant ma place, laissant la foule placée devant moi escalader mon fauteuil et celui de la personne qui m'accompagnerait. En moins de deux minutes

tous les rangs seraient vides, car le drame se jouerait dans les couloirs et les escaliers.

Je me relèverais alors et je me dirigerais vers la fosse de l'orchestre (1). Là, il y a une issue. Elle serait peut-être fermée pour un moment mais les pompiers venant examiner la salle, ne manqueraient pas de sauver ceux qui imploreraient leur secours de ce côté. Il faut bien se rendre compte que le rideau de fer isolant la scène de la salle, l'incendie serait au moins pour quelques minutes circonscrit, d'autre part il ne gagne pas immédiatement les « *dessous* », puisqu'ils sont inondés par les torrents d'eau qui tombent des « *frises* ». En tout cas, le secours peut venir de ce côté et non du côté de l'entrée de la salle obstruée par des centaines de spectateurs.

En supposant que par bonheur la salle ait pu se vider, c'est alors le moment de revenir sur ses pas et de sortir sans s'être exposé à être broyé par la foule.

Si l'on est placé aux galeries, le danger est encore plus grand, on s'en rend très bien

(1) Je suppose être au parterre.

Fig. 45. — Abaissement suffisant de l'arme dans l'action du « *Badigeon* » pour la relever seulement au niveau indiqué sur la figure précédente. Ne jamais la relever au-dessus de l'*horizontale*; on s'expose à être atteint sous l'avant-bras.

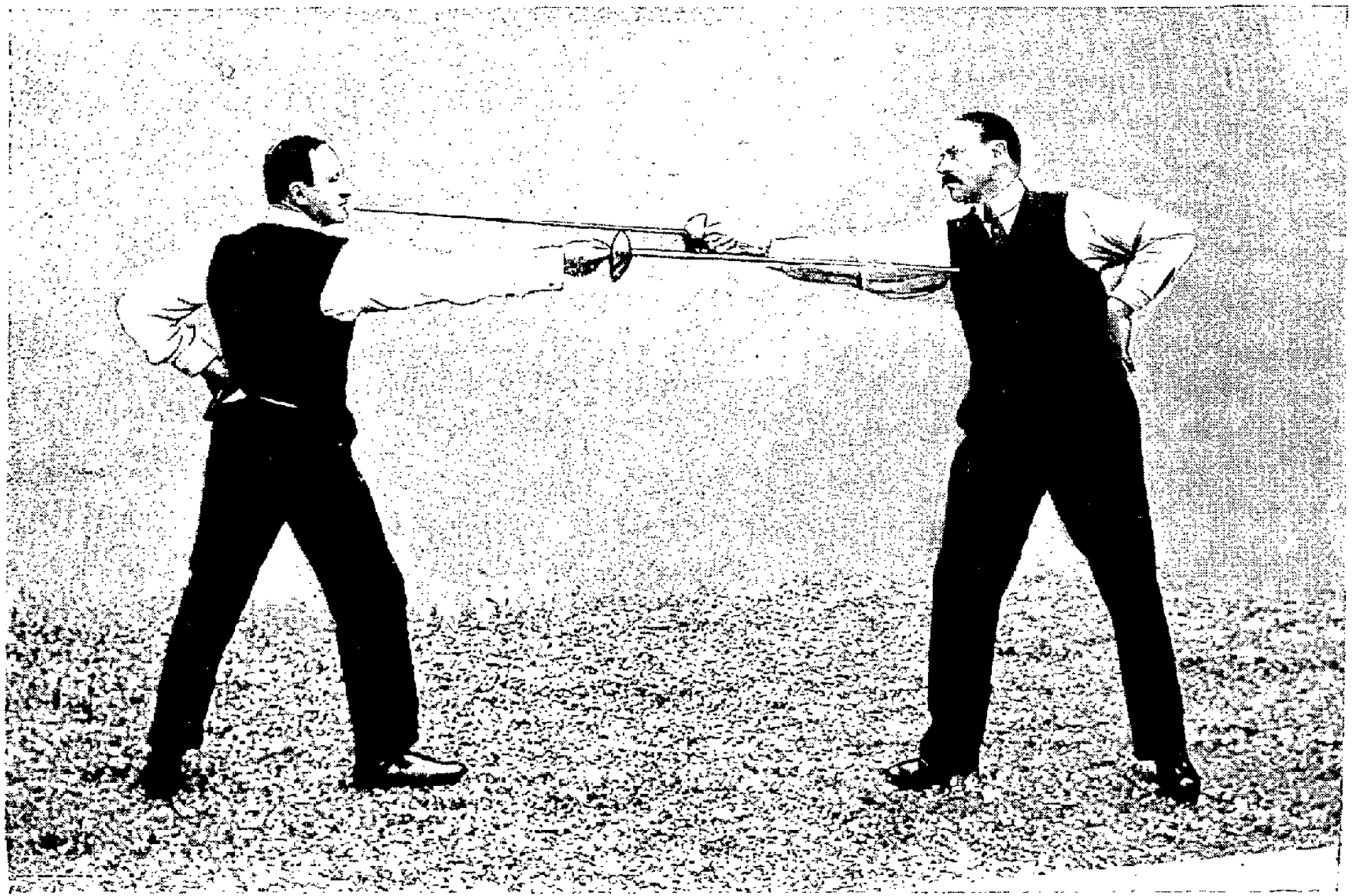


Fig. 46. — Voir sur le tireur de droite le point vers lequel doivent être invariablement dirigées les menaces (défaut de l'épaule, base du pectoral).

compte, lors de l'évacuation normale des salles de spectacle, où les gens se pressent à s'étouffer pour gagner deux ou trois minutes. S'engager dans un escalier de théâtre lors d'une panique est courir au suicide.

Mon procédé permet d'attendre le secours sous forme d'échelles ou de cordages que les pompiers feraient descendre du toit ou des galeries supérieures.

En somme pour me résumer, il vaut mieux rester dans la salle que de tenter d'en sortir, quelle que soit l'importance du sinistre. S'il n'y a rien, on ne risque rien, si la panique est telle que les spectateurs fuient par centaines, on échappe à l'étouffement. Le salut, cela semble paradoxal, ne peut venir que du côté où le feu s'est déclaré et c'est précisément ce côté que l'on fuit, pour se précipiter vers un danger plus grand.

Il est prudent cependant de ne pas rester au milieu du parterre; il est préférable de se tenir sur les côtés, afin d'éviter la chute toujours possible des matériaux du plafond.

Je laisse au lecteur le soin d'apprécier ces conseils, mais quelque effroyable que soit leur conclusion, on m'accordera qu'un théâtre ne brûle pas en dix minutes, or, en dix minutes, le plus gros de la foule s'est sauvé, ceux qui doivent être écrasés ou étouffés ont subi leur sort ; devrait-on escalader des tas de corps pour gagner une issue, c'est encore un moyen et si l'on foule aux pieds les corps de ces malheureux, on a au moins conscience de n'être pour rien dans la fin atroce, que leur a valu leur égoïste précipitation.

J'ajouterai que ces quelques minutes de sang-froid peuvent donner l'occasion de faire quelques sauvetages. Le cas s'est vérifié dans des occasions analogues.

Le couteau masqué.

On peut se trouver dans l'obligation subite de sortir la nuit et d'avoir à traverser des quartiers pas sûrs. Prenons comme exemple de cette obligation, celle qui résulte de l'indisposition inattendue ou plutôt prématurée d'une jeune femme, indisposition prélude d'une joie, puisque la sage-femme est le but de la démarche nocturne.

Il faut soudain courir à travers la ville, dans des quartiers inconnus, car souvent la personne que l'on va chercher donne ses soins à d'autres malades. Le quartier est sombre. Les bars rejettent leur clientèle en partie inquiétante, et l'on voudrait bien, à défaut d'un revolver que l'on a pas, traverser toutes ces rues noires, avec une arme solide au poing.

Le couteau à découper ou à son défaut un

grand couteau de cuisine apparaissent aussitôt comme les armes rêvées. Mais comment tenir à la main un objet de cette sorte, sans attirer l'attention, sans effrayer d'inoffensifs passants, ou sans intriguer à juste titre les gardiens de la paix que l'on croisera en route?

C'est très simple. On roule le couteau dans un fragment de journal et l'on marche dans la rue en tenant le manche solidement, la lame devant soi, c'est-à-dire faisant suite au pouce, exactement comme l'on tiendrait une canne a épée (voir fig. 42 et 43).

Si le malheur veut qu'on soit attaqué ou interpellé par un individu douteux, il n'a aucun soupçon. Dès qu'il devient menaçant, on le frappe au ventre d'autant plus facilement qu'il ne s'y attend pas du tout.

En tout cas, cette façon de se promener avec une arme à la main, donne toute assurance à celui qui l'emploie.

Le lecteur a compris que l'on peut ainsi se promener avec n'importe quelle arme pointue, sans attirer l'attention.

*
* *

Dans le même ordre d'idées se trouve l'emploi de la canne à épée.

Il ne faut jamais la sortir que pour frapper. Le malfaiteur qui s'en voit menacé peut prendre des dispositions pour résister. Il peut y avoir à proximité, des tas de pierres ou de pavés, projectiles qu'il n'hésitera pas à employer. A Paris, où l'on défonce le sol à tous les carrefours, les matériaux ne manquent pas.

L'homme qui est armé d'une canne à épée doit, sans dégaîner, s'il est bien décidé à s'en servir, menacer l'homme à la poitrine exactement comme s'il le menaçait d'une épée ordinaire.

Aussitôt le malfaiteur s'empare de la canne et tire dessus.

Appuyez sur le ressort ou suivant les systèmes, tournez la poignée : la canne reste dans la main de l'agresseur et c'est lui-même qui dégaine l'arme avec laquelle vous devez tout

aussitôt l'attaquer, afin de le faire fuir. Suivez-le au pas de course, il s'affolera et ira demander protection aux agents qu'il ne manquera pas de rencontrer sur son passage. Ceux-ci le recueilleront, l'emmèneront au poste et ne manqueront pas de lui donner les soins que réclament son état (1). Peut-être aurez-vous une contravention, peu importe, vous avez échappé à un grand danger.

D'ailleurs très souvent, les gardiens de la paix, qui ne manquent pas d'esprit, en remercîment du gibier que vous leur avez rabattu, ferment les yeux sur l'objet de la contravention.

(1) J'entends par état, sa profession.

L'Affaire d'Honneur.

« *L'affaire d'honneur* » est une forme d'accident auquel nous sommes exposés tous les jours.

L'indiscutable égalité des castes d'une part, la diffusion de l'escrime à l'épée, par les nombreuses sociétés de jeunes gens où professent des maîtres d'armes, souvent réputés, d'autre part, sont les deux raisons principales qui de plus en plus, tendront à remplacer le pugilat et les invectives grossières par un échange de cartes suivi ou non de rencontre.

Je suis loin d'encourager le duel — qui ne prouve rien — cependant un échange de cartes, aussitôt suivi d'explications loyales entre les représentants de deux hommes divisés par un différend grave ou par un simple malentendu, valent mieux que des voies de fait ou une dé-

gradante bataille dans la rue, qui peuvent avoir des conséquences graves.

L'exiguité du cadre, qui nous est imposé par le caractère spécialement sportif de cette publication, nous oblige à résumer en quelques lignes les conseils relatifs à ce genre d'incident, j'allais écrire accident.

L'offense.

Les voies de fait priment toutes les offenses. Cependant, dès que verbalement ou par écrit l'on a subi une offense, il faut constituer témoins et dès ce moment, ne plus dire un mot de l'affaire à qui que ce soit.

Les témoins.

Le rôle des témoins est avant tout de « CONCILIER » et de tenter par tous les moyens, sans pour cela trahir les intérêts de leur client, d'arranger les choses par des concessions mutuelles. Un état d'esprit bienveillant et réciproque peut éviter presque toujours une rencontre.

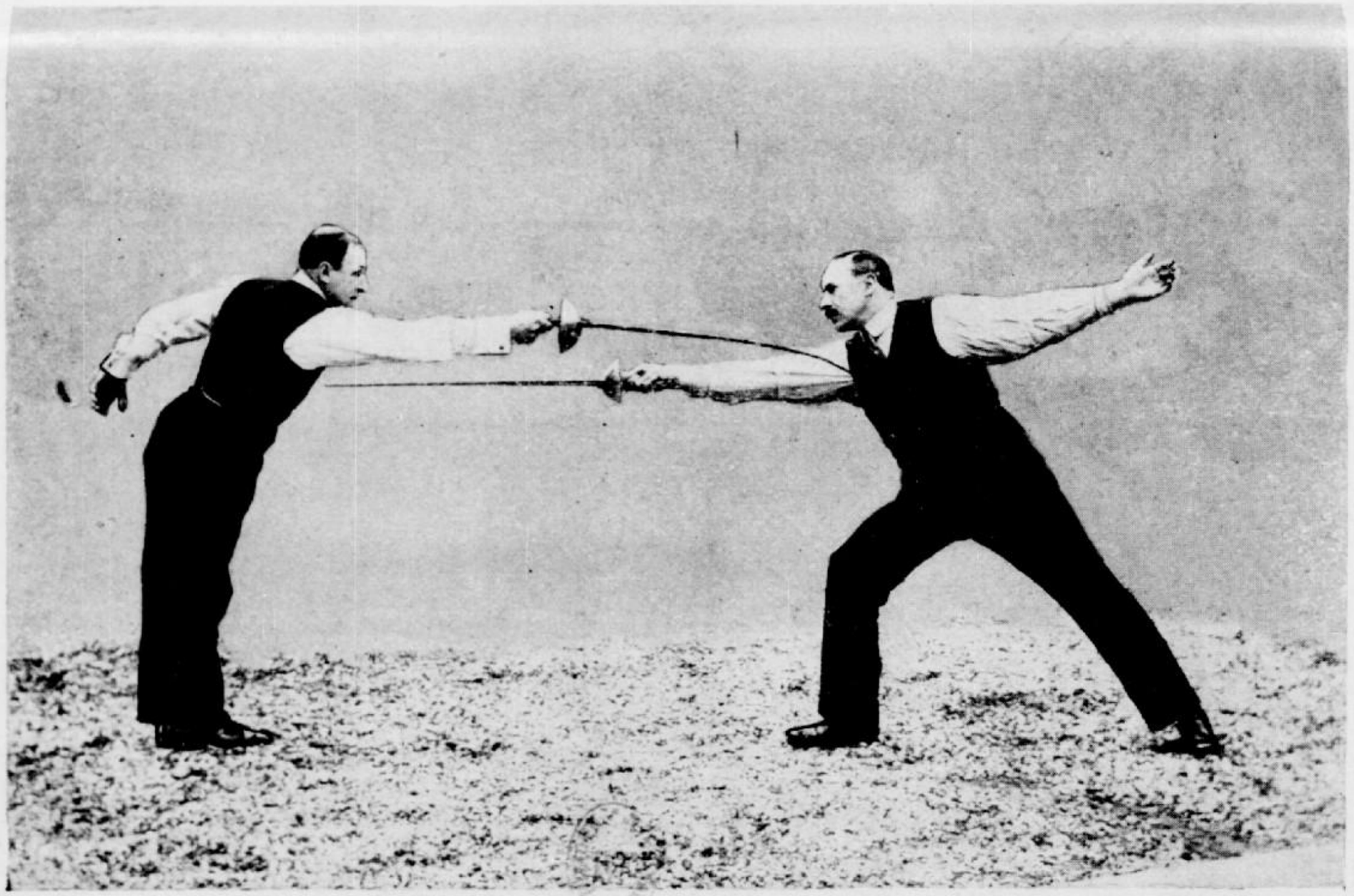


Fig. 47. — Exemple d'un rassemblement permettant à un tireur de toucher sans l'être par un adversaire plus grand que lui. On peut voir sur cette gravure que l'épée qui touche plie légèrement, alors que la pointe de l'autre est loin de toucher.

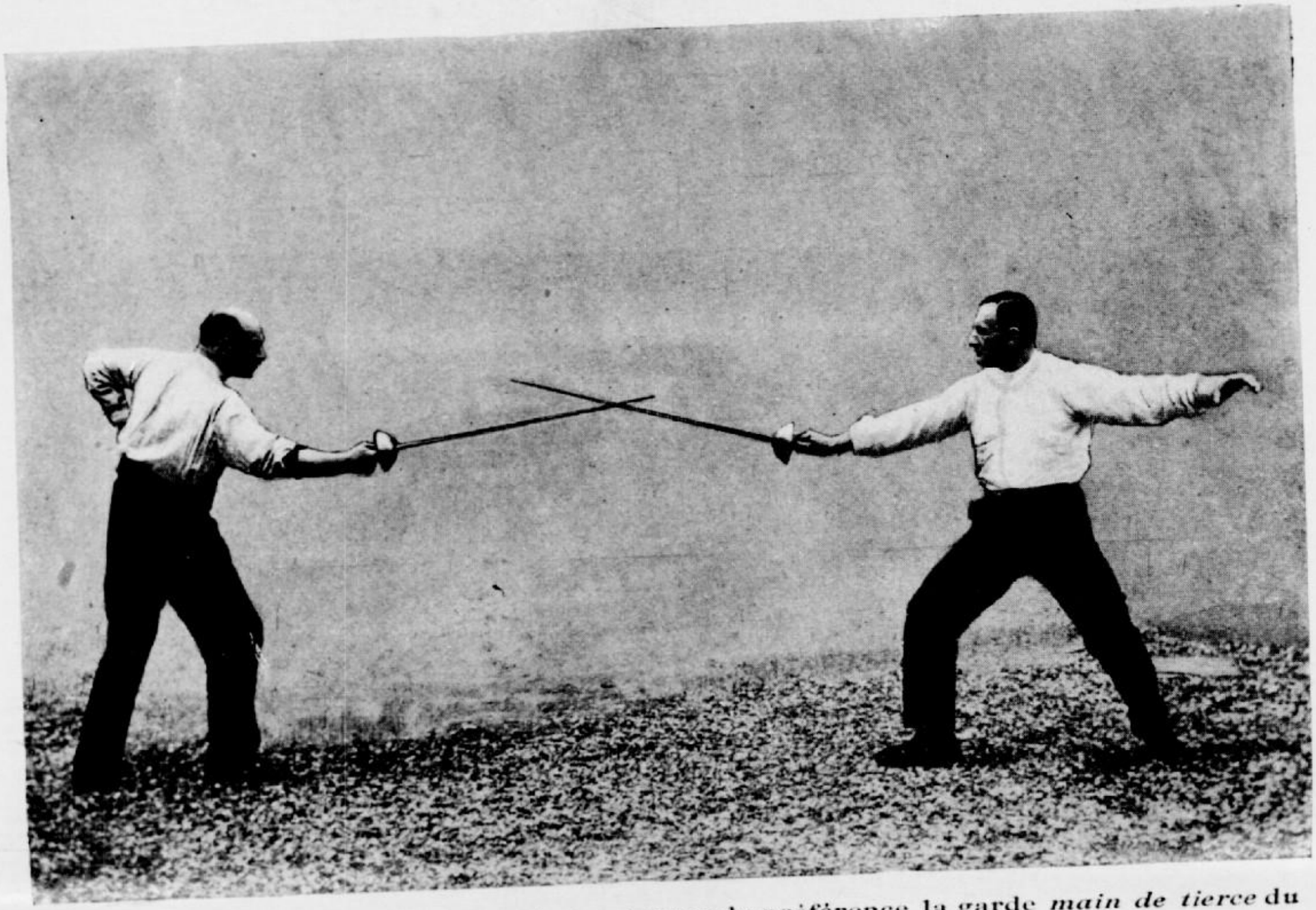


Fig. 48. — Mesure normale de combat; adopter de préférence la garde *main de tierce* du tireur de droite, dont les doigts sont plus à l'abri.

De chaque côté, l'un des témoins devrait toujours être un vieil ami de la famille. Son âge, son amitié éprouvée et le scepticisme que donnent les années tempéreront toujours utilement l'ardeur des autres témoins jeunes et quelquefois un peu... irréfléchis.

La rencontre.

Si une rencontre apparaît inévitable, consulter un maître d'armes, qui lui, donnera les renseignements complémentaires quant aux conditions et au besoin dirigera le duel avec prudence et expérience.

Les docteurs.

Il est essentiel de s'assurer le concours de deux médecins. Un pour chaque adversaire. Ce point doit être fixé avant tout. Il est la garantie des duellistes en cas d'accident grave toujours possible et des témoins devant la loi.

Le terrain.

La recherche du terrain, cependant indispensable vient après, car avant de jeter des gens l'un sur l'autre, il faut prendre toutes les garanties en leur faveur.

Le terrain, pour un duel à l'épée, doit être en plein air et d'une longueur de 34 mètres :

4 mètres de champ de combat quand les hommes sont placés pointe à pointe et 15 mètres derrière chaque combattant. Ce terrain doit être plan et de terre battue ou sablée, sans herbe surtout.

Voitures.

Il ne faut se rendre sur le terrain, qu'avec une voiture bien suspendue, dans le cas où l'on sait ne pas trouver sur place l'installation nécessaire à donner des soins à un blessé.

Duel au pistolet.

Le duel au pistolet doit avoir lieu en plaine ou dans un espace largement découvert, sans arbres

derrière les combattants, un arbre aidant à régler le tir. Si l'on se bat en plaine, éviter pour la même raison de placer les duellistes dans le sens des sillons, ligne de mire idéale.

La conclusion logique qui s'impose à ce rapide exposé du danger que l'on court d'être entraîné dans une *affaire d'honneur* et des grandes lignes des usages relatifs à ces incidents, usages que certains auteurs résument dans des volumes pompeusement dénommés *Code d'Honneur*, mais que l'on peut consulter, encore qu'ils ne soient pas légalement reconnus est une leçon de duel hâtive, pratique, permettant de ne pas s'affoler et de n'être pas ridicule dans le cas d'une rencontre à l'épée. — J'ai publié en 1912 dans *L'escrime du duel « Une technique »* (1) une relation très détaillée de cette leçon. — En 1907 j'eus l'occasion de la livrer à la publicité dans le journal du soir « *La Presse* » (8 et 15 août). Depuis, certains auteurs l'ont citée en la démarquant imparfaitement, ce qui est toujours regret-

(1) Cet ouvrage vient d'être également publié par les « Editions Nilsson » [Prix 2 fr. 50].

table pour le lecteur, dont la bonne foi est ainsi surprise et égarée. Je cite donc in-extenso le chapitre de mon livre :

Le duel dans les vingt-quatre heures.

" Le Badigeon " (1)

Plus fréquents qu'on ne le pense sont les duels entre adversaires n'ayant jamais tenu une épée.

Encore que cela semble un paradoxe, il est possible à certains hommes doués de sang-froid et d'un peu de courage, de faire face, après deux ou trois séances d'un entraînement spécial, à un escrimeur moyen.

Là encore, j'affirme, parce que j'ai eu de nombreuses preuves, dont la plus extraordinaire est celle-ci :

Au cours d'une rixe dans un cabaret de nuit, un certain M. S... reçut d'un nommé M... un

(1) Vocable typique créé par le publiciste Georges Daniel.

coup qui lui pocha l'œil. Ce M... était un escrimeur redoutable, très grand. Par la suite il gagna d'ailleurs un championnat d'épée.

Par contre, S... n'avait jamais tenu d'épée. A la faveur des ecchymoses qui marquaient son visage, il put retarder son duel de quatre jours, pendant lesquels je le préparai avec l'unique formule indiquée plus loin.

Cet homme trouva non seulement moyen de tenir en respect le futur champion pendant *neuf reprises*, mais le toucha au poignet, l'autre s'étant jeté sur sa pointe en tentant une attaque « dessus » à la volée. On banda soigneusement le bras du blessé et après un quart d'heure d'observation, il reprit le combat, très protégé par un épais pansement, imposé à l'inexpérience des témoins de son adversaire. Il eut la satisfaction de l'accrocher légèrement à son tour « au bras », ce qui cicatrisa la blessure faite à son amour-propre.

Voici la préparation qu'avait subie notre duelliste ignorant et que je fais subir à tous ceux qui ont son inexpérience ou, ce qui est pire, ont fait

des armes et *ne savent rien*, — cas singulièrement fréquent.

Leçon de duel.

1° Placer l'élève devant la glace en le priant de se mettre en garde tel que son instinct l'y incite.

*
* *

2° Le prier d'abandonner toute contraction musculaire générale et rectifier la position de son bras et de son avant-bras, en lui faisant suivre dans la glace le caractère de ces rectifications.

*
* *

3° Dès qu'il semble avoir adopté une position correcte du bras (demi-allongé et l'avant-bras parallèle au sol), le faire marcher et reculer alternativement sans trop fléchir sur les jambes.

*
* *

4° Toujours devant la glace, dans laquelle l'élève ne cesse de s'observer en tenant la tête droite, le front hautain :

Lui faire décrire avec l'épée et le bras tout d'une pièce, c'est-à-dire comme si *le bras, l'avant-bras, la poignée de l'arme,* placée contre le poignet et *la lame* elle-même, ne formaient qu'une seule pièce articulée à l'épaule, lui faire décrire, dis-je, un court mouvement vertical alterné de haut en bas et de bas en haut, la pointe de l'arme dirigée de la base du pectoral de l'adversaire (défaut de l'épaule) au flanc (voir fig. 44 et 45). Ce mouvement répété empêche l'adversaire de s'emparer de la lame et la coquille heurtant « dessus » et « dessous » la pointe de l'épée adverse, la fait dévier à droite ou à gauche. La lame de l'exécutant reste donc dans l'*axe de touche*, alors que celle de l'adversaire forme la génératrice

du cône de protection qui est maintenant connue du lecteur (1).

Il faut se méfier, en exécutant ce mouvement qui ressemble à celui d'un peintre qui badigeonne un mur.

1° D'élever l'avant-bras au-dessus de l'horizontalité prévue par la mise en garde. Je crois devoir préciser :

Étant bien en garde (2), l'avant-bras parallèle au sol, il faut abaisser le bras et le ramener en ne l'élevant que jusqu'à sa place primitive.

(1) Pour les lecteurs de ce livre, qui eux, n'ont pas lu l'ouvrage en question, je vais préciser.

Dès que l'on menace un adversaire, au défaut de l'épaule, (voir la gravure), si la lame et le bras forment une ligne rigide, parallèle au sol, la coquille de l'épée écartant la lame de l'adversaire, la lame de l'homme qui frappe devient *l'axe d'un cône* dont la ligne formée par le bras et la lame de l'homme menacé est *la génératrice*. Le sommet de *ce cône de protection* est au corps de l'attaqué, constitué par la pointe de l'attaqueur et la base au corps de ce dernier. Or la coquille écartant la lame de l'attaqué dans une proportion qui donne à la base de ce cône un diamètre d'environ 0.45 centimètres, le corps est donc à l'abri géométriquement.

(2) Le bras légèrement à droite, point essentiel à vérifier par la glace.

Élever le bras plus haut, est l'exposer à un coup « dessous », lancé par une pointe très en ligne ;

2° Il ne faut pas bouger le poignet dont la flexion est quelquefois provoquée par le poids de l'arme. La main, le poignet et la poignée de l'épée doivent être comme soudés ensemble.

*
* *

5° Quand l'élève, toujours placé face à la glace, s'est assimilé ce mouvement en gardant bien l'ensemble de son bras, très à droite, il apprend à lancer devant lui avec force son épée, en tendant le bras. Sa pointe, par conséquent, menaçant la base du pectoral de l'adversaire (voir fig. 46).

Il contrôle alors dans la position de son bras tendu, qui doit être entièrement masqué par la coquille de l'épée, avant de se remettre en garde pour répéter l'exercice.

*
* *

6° Dès que ce deuxième mouvement est bien réglé, il faut alors, prenant la place de l'éventuel adversaire, se placer devant l'élève et lui faire exécuter mécaniquement les deux exercices suivants contre l'épée bien en ligne, *avec des rythmes différents*.

Exemples :

Formule pour les commandements.

Baissez : 1 ; Relevez jusqu'à l'horizontalité : 2 ; Tendez : 3.

1° *En garde — de pied ferme.*

1, 2, 1, 2, 1 — 3.

En garde.

1, 2, 1 — 3.

En garde.

2° *En rompant* ou en rassemblant en arrière (voir fig. 47) (1).

1, 2, 1, 2, 1 — 3.

En garde.

En marchand sur l'adversaire.

1, 2, 1, 2, 1, 2, 1 — 3.

En garde.

*
* *

7° Faire un assaut définitif par reprises de deux minutes, au cours desquelles, il faut rectifier les erreurs de l'élève.

Ces assauts se font avec le masque. Cependant il est très utile d'habituer l'élève à tirer sans masque, le professeur gardant le sien. Dans ce cas, l'habileté professionnelle du maître doit être la garantie de l'élève.

(1) Le rassemblement en arrière, consiste à jeter sa pointe en avant et d'un même temps, rapprocher le pied droit du pied gauche, en cavant du ventre (les pieds formant équerre). Pour se remettre en garde en avant, on replace le pied droit à la place qu'il occupait ; si l'on veut se remettre en garde en arrière, on porte le pied gauche en arrière — on recule donc d'un pas.

Tirer en plein air est la conclusion logique de cette préparation, quand on a un terrain à sa disposition.

NOTA. — Dans une leçon de duel, lors du simulacre d'assaut, ne jamais se découvrir avec exagération, ainsi que le font certains professeurs. Le duelliste est absolument démonté quand, le lendemain, il a devant lui un adversaire très peu découvert. C'est alors qu'il tente de passer sa pointe et se fait blesser. L'habituer, au contraire, ***à bousculer*** la pointe adverse avec sa coquille (voir fig. 48) pour la distance qui doit séparer les combattants.

Conclusion.

Voilà, nous l'espérons, nos lecteurs et nos charmantes lectrices à l'abri des pires catastrophes.

Si l'examen attentif de ce petit recueil n'a pas trop fatigué, l'auteur fait des vœux pour qu'on en relise les pages essentielles et qu'avec le sang-froid et la confiance en soi, les jeunes gens y puisent l'ambition de protéger ou de défendre les faibles et les maladroits.

C'est là le devoir des forts.

Table des Matières.

	Pages
Le plus grand danger	9
Dans la journée	17
La canne	29
Les poings	51
Du coup de pied	71
Avant l'agression, la nuit	80
Le feu à la maison	100
Le coup du « *Père François* »	117
Défense à terre	127
A propos du Jiu-Jitsu	136
L'emploi de la chaise	149
Cheval emporté	153
Dans un jardin, le soir	155
Le calvaire du cambrioleur	160
A la campagne	166
L'incendie au Théâtre, au concert	171
Le couteau masqué	181
L'affaire d'honneur	185
Le duel dans les vingt-quatre heures	192
Conclusion	201

Imp. F. Schmidt, Montrouge (Seine).